

## La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

La cathédrale dans le paysage  
Le milieu intellectuel d'Albert le Grand  
La littérature belge d'aujourd'hui  
Des héros, des hommes  
Les mémoires de S.-M. Propper  
Les livres, les enfants et les hommes  
Existe-t-il une physique sociale ?  
« Mes songes que voici »

S. Exc. Mgr HARSCOUE  
Maurice DE WULF  
Fernand DESONAY  
Léon de SAINT-VALERY  
Comte Perovsky  
Jeanne CAPPE  
Georges LEGRAND  
Jean-Pierre MAXENCE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les brochures beaurinoises, Mgr J. Schyrgens.

## CHARTRES

## La cathédrale dans le paysage

Le mois prochain paraîtra, chez Flammarion, dans la collection « Les Pèlerinages », Chartres, admirablement illustré, dont nous sommes heureux de pouvoir donner aujourd'hui le premier chapitre en primeur à nos lecteurs.

Par une chaude journée d'août 1912, sur la route de Paris à Chartres, un pèlerin avançait péniblement, sondant l'horizon pour y découvrir enfin le signe vers lequel tout son espoir était tendu : « J'ai fait, confiait-il bientôt à un ami, un pèlerinage à Chartres. Je suis Beauceron. Chartres est ma cathédrale. Je n'avais aucun entraînement. J'ai fait 144 kilomètres à pied en trois jours... On voit le clocher à 17 kilomètres sur la plaine. De temps en temps il disparaît derrière une ondulation, une ligne de bois. Dès que je l'ai vu ç'a été une extase. Je ne sentais plus rien, ni la fatigue, ni mes pieds. Toutes mes impuretés sont tombées d'un coup. J'étais un autre homme ».

Mieux que les « Entretiens » où Joseph Lotte a diligemment consigné quelques-unes des conversations qu'il eut avec Charles Péguy, le « Cahier pour le dimanche de la Pentecôte et pour le mois de mai » de 1913 nous révèle le choc profond que produisit cette vision en Péguy pèlerin de Notre-Dame : la « Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres » en ses strophes d'un si puissant lyrisme est toute vibrante de son cri d'admiration.

En effet, pour le voyageur qui « arrive de Paris, capitale... de l'autre Notre-Dame... du noble Hurepoix... du lointain Palais-seu » une fois franchie la région d'Orsay, Gometz-le-Châtel, Limours, Dourdan « gros bourg très riche et qui sent sa province », Sainte-Mesme et le Gué de Longroy, c'est bientôt : « la terre sans cachette »...

Voici la juste plaine et le secret effroi.

Et l'immense horizon que le regard embrasse.

Nous voici parvenus sur la haute terrasse  
Où rien ne cache plus l'homme de devant Dieu...

Ce pays est plus ras que la plus rase table.  
A peine un creux du sol, à peine un léger pli.

Mais vous apparaissez, reine mystérieuse.

On accède, en effet, à un plateau dont l'immensité impressionne toujours fortement, par contraste sans doute, les habitants des vallées et de la montagne. Aux temps reculés de l'ère tertiaire, cette région d'une superficie d'environ 7.000 kilomètres carrés était couverte par les eaux : « le lac de Beauce » est bien connu des géologues. Les eaux se sont retirées, mais non sans laisser une

épaisse couche de sédiments calcaires qui constitue une immense plate-forme, à son tour recouverte de roches qu'auraient charriées du Massif Central de grandes masses fluviales. Ainsi fut assurée la solidité de ce sol qu'un limon abondant viendrait recouvrir, auquel, avec le travail de ses paysans, la Beauce devrait tout en même temps sa fécondité et sa célébrité.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre  
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.

Il faut entendre Rouillard, dans sa *Parthénie*, décrire avec le pittoresque qu'on lui connaît, le pays chartrain et la ville qui en est l'âme. Après avoir rappelé que : « ça est le premier soing de tous ceux qui ont eu plus de discrétion à fonder et construire des villes, que de les poser en belle assiette et pays fort fertile », il déclare qu'« on peut pour ce regard autant admirer la prudence, que remarquer le bonheur des Gomerites gaulois, qui jetèrent, premiers les fondements de Chartres ».

« Car, ajoute-t-il, elle est située au milieu de la Gaule Celtique et au cœur de toute la France, entre les deux fameuses rivières de Seine et Loire, et en la contrée la plus fertile en bleds, et autres sortes de fruits, qui soit peut-être au demeurant de monde. Elle ha Paris ou país de Beaulse au Ponant, le Perche et la Normandie au North ou Septentrion, et au Midi le pays Dunois.

» Elle est pour la pluspart bastie sous un heret, qui du costé d'Orléans, du Mans et du Perche s'estend et aggrandit en une belle plaine, et du costé de la Normandie, France et Gastinois, semble une colline assez ronde et difficile à monter : descendant de loing le país d'alentour. Au pied de laquelle est une vallée suffisamment large, et spacieuse, contenant le reste de la ville. Le pourpris de laquelle est pressé et serré d'un continent d'un grand nombre de forts beaux édifices.

» Au milieu d'icelle coule la rivière d'Eure appelée en latin Audura. »

L'antique « lac » est devenu un océan d'épis.

« La Beauce, écrivait François Lemaire, est proprement le país Chartrain, fertile en froment, le grenier de la France, comme la Sicile du país Latin. » Dès longtemps un peuple de rudes travailleurs s'y installa, dont les habitations sont, non pas dispersées comme il arrive très souvent dans le Perche, mais d'ordinaire groupées, ainsi que des archipels, en bourgs plus ou moins importants, autour de puits profonds, comme la cathédrale elle-même s'est développée autour de son puits antique ; et ces agglomérations dont tous les toits pendant longtemps furent de chaîne se complètent harmonieusement d'abondantes meules toutes proches. Mais, ici encore, il faut évoquer le bon Rouillard, qui définit

ainsi la Beaulse : « Bethléem de la France, c'est-à-dire le pais le plus fromentier du Roïaume, ou peut-estre du monde. » On comprend son allusion : Bethléem signifie maison, pays du pain. Et Bethléem est le berceau du Dieu qui s'est fait le Pain vivant des hommes. Ce rapprochement se présente tout naturellement à la pensée du pèlerin qui chemine vers Chartres, vers la grande église élevée en l'honneur de Celle qui de ses mains virginales et maternelles nous a donné ce Pain divin. « La plaine, dit Mauriac dans son *Judi-Saint*, n'est qu'un sillon immense où ce n'est pas le grain qui meurt, ni même le froment qui mûrit, mais où un Pain caché, enseveli, vivant, se multiplie... »

Entre la plaine et la cathédrale l'alliance est, entre toutes, ancienne et profonde. De ce haut lieu depuis des siècles descend une vertu secrète qui s'étend à toute la région. Cette réalité ne saurait échapper au regard de l'observateur perspicace :

« La cathédrale, dont les deux tours visibles à trente kilomètres à la ronde règnent sur cette antique terre de moissons, dit Vidal de la Blache, marque l'endroit où ce pays sans villes alla jadis chercher sa capitale. Depuis plus de deux mille ans un caractère sacré s'attache à ce point. Il n'y avait encore à la place où Paris et Orléans devaient grandir qu'une bourgade de pêcheurs ou un rendez-vous de marchands, quand quelque chose de semblable à un peuple se groupait autour du sanctuaire des Carnutes. »

L'ampleur du passé s'associe à celle du sol. Il y a ici une double immensité, celle de la plaine sans bords et celle de la grande église :

« La voyez-vous de loin, s'écrie Mgr Pie, cette cathédrale qui domine toute la contrée... et dont l'architecture et les dimensions ne semblent correspondre qu'à l'architecture même des cieux et aux dimensions de l'horizon que votre œil embrasse ? »

Et, cette immensité impose une pensée d'éternité :

Tour de David voici votre tour beauceronne.  
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté  
Vers un ciel de clémence et de sérénité.  
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

C'est la tige et le blé qui ne pourrira pas.  
Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été.  
Qui ne moisira point dans un hiver gâté.  
Qui ne transira point dans le commun trépas.

Celle qui ne mourra le jour d'aucunes morts...

Ainsi le temps et l'espace réservent au pèlerin qui s'engage sur le plateau beauceron un étonnement qui devient aussitôt une emprise. Car la cathédrale n'a rien, en vérité, de Kérak, « ce château fou d'orgueil, qui harangue la solitude », qui « tient tête au désert ». D'où que vienne le pèlerin, là-bas, au terme, la cathédrale lui paraît au niveau de la terre qu'il foule. Ainsi il la trouve humaine, charitable; point ne lui seront nécessaires des efforts de surcroît que tel autre sanctuaire exige pour atteindre la hauteur où on l'a dressé. Péguy l'avait bien éprouvé :

D'ici, vers vous, ô reine, ce n'est plus que la route.

Et c'est la route la plus aimée des grands fils, parce qu'elle conduit tout droit à la maison de famille, où l'on sait que la Mère attend. De Notre-Dame la cathédrale est la figuration. A travers la Beauce, c'est vers Elle qu'on chemine. Et le pressentiment devient source d'une telle joie déjà que « ce serait beau de mourir sur une route et d'aller au ciel tout d'un coup », Chartres, Porte du Ciel!...

Comme la Vierge d'Israël est la fleur du genre humain, comme le mystère de la Maternité divine est le point central de l'histoire, ainsi toutes les lignes de la plaine se concentrent, se concertent et se relèvent en une sublimité qui s'appelle : la cathédrale.

Et lorsque l'été, de nouveau, c'est « la profonde houle et l'océan des blés », entre cette Merveille et celle qui se dresse sur le Mont Saint-Michel, le rapprochement tout naturellement s'impose. Le Mont de l'Archange s'achève en sa basilique; la colline de la Vierge se couronne de la cathédrale. Là-bas, les vagues semblent porter vers le ciel l'étonnant édifice; ici, les flots mouvants des moissons se montrent soumis à une puissance aimée, comme les eaux méditerranéennes au jour récent où, jeune Reine couronnée, s'avancait sur elles Notre-Dame de la Garde.

\* \* \*

Mais nous voici aux rives de l'Eure. Bordée de grands arbres, la tranquille rivière est comme un lien vivant entre le plateau et

la cité qui le domine. Quelques restes imposants des antiques murailles nous rappellent que Chartres mérita d'être appelée la ville des pierres. Sur les pentes pittoresques, au milieu des feuillages, les maisons montent vers la grande Demeure, reine magnifique de la cité.

Alors, c'est pour le pèlerin la joie de la certitude. Ce n'est donc pas un mirage qui l'attendait! La réalité que maintenant il contemple de près dépasse tous les espoirs que, chemin faisant, il avait conçus. Et comme tous ceux qui l'ont précédé, il éprouve ce que Charles Péguy a mieux que tous exprimé :

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde.  
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement.  
Et d'une seule source et d'un seul portement.  
Vers votre assumption la flèche unique au monde.

Grand arbre, qui ne pouvait s'épanouir que sur un haut lieu, fille de la terre par ses enracinements profonds, la cathédrale est plus encore fille du ciel par son jeune élan.

Sans doute quelque chose de ce jaillissement se retrouve à divers degrés dans toutes les cathédrales de notre fervent moyen âge, mais nulle part avec une telle pureté.

Pour le célébrer dignement, l'auteur de la « Présentation de la Beauce » a recours à son procédé favori : rarement, croyons-nous, la répétition le servit mieux. Longuement il a contemplé la flèche, et il demeure insatisfait du cantique qui fait écho à son admiration :

Voici l'axe et la ligne et la géante fleur.

C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute.  
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée.

Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute.

La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.

Et c'est encore : « la flèche inimitable », « la flèche sans péché », celle qui peut-être plus que celle de Strasbourg mériterait d'être appelée « grande créature candide ».

Les pages évocatrices que Barrès a écrites sur les églises et leur place nécessaire dans nos paysages de France se vérifient ici au plus haut point. Comme toute la plaine, la cité aboutit à cette cathédrale, se prolonge, se parfait en elle, « fleur à même le jardin », fleur éclose au matin d'un printemps qui durera aussi longtemps qu'elle.

Si la flèche du XII<sup>e</sup> siècle est plus simple, plus droitement montante, sa sœur du XVI<sup>e</sup> porte plus haut encore le signe que trace la cathédrale au-dessus de la plaine. Il nous souvient que quelqu'un se hasarda à les appeler : « les deux grandes pyramides ». En fait, il s'agit moins d'un rapport que d'un contraste. Au désert égyptien les pyramides semblent en partie enlées dans les sables, accroupies sur le sol, écrasants tombeaux. Les clochers de Chartres sans effort montent et progressivement s'allègent, assumption de tout ce qui vit avec eux et par eux. Certaines églises se dégagent mal des lourds emmarchements où elles semblent comme engoncées; les bases de la cathédrale ne sont pour elle que les points d'appui et de départ des lignes montantes, l'harmonieuse liaison entre la grande horizontalité de la plaine et la verticale des tours.

Nos deux clochers sont aussitôt devenus le signe de ralliement de tout un peuple comme de tant de foules qui venaient en pèlerinage. Saint Bernard prêchant à Chartres la II<sup>e</sup> Croisade, c'est un beau symbole de tout ce que la cathédrale devait prêcher elle-même dans la suite des temps.

Qui dira jamais la sécurité, la sérénité que sa présence communie à tout ce qui vit autour d'elle? Qui dira tous les appels qu'elle a fait entendre, les hautes leçons que son seul aspect a rappelées à plus d'un chrétien oublieux, les ascensions qu'elle a provoquées chez les âmes généreuses?

« Les clochers! », c'est l'exclamation joyeuse des petits Beaucerons qui, venant de leur lointaine campagne, découvrent enfin la cathédrale vers laquelle se tendaient impatients leurs regards. Les clochers, quelle certitude ils procurent dans les airs aux aviateurs en quête de leur chemin! Il eût fallu voir avec quelle joie un jeune observateur disait récemment : « En revenant de Paris, nous les avons aperçus avant même d'arriver à Versailles, de beaucoup plus loin qu'à l'aller nous n'avions pu distinguer la Tour Eiffel, et nous sommes revenus droit sur eux ».

Jadis, pendant des siècles, de la balustrade du grand clocher où il avait sa demeure, le « veilleur » sans cesse surveillait les abords

de la cité et tout le pays que sa vue pouvait embrasser. C'est de là, grand poste émetteur d'ondes, que partaient les appels d'alarme; c'est de là que tombaient, dans les nuits sereines, les tranquilles syllabes, dont l'écho portait loin : « Repos! repos! ». La cathédrale sera toujours une haute vigie, en même temps qu'un havre assuré. Elle rayonne la paix.

\* \* \*

Toute œuvre architecturale est soumise aux lois de l'atmosphère dans laquelle, comme le paysage, elle ne cesse de se baigner. Ainsi, la cathédrale, recoit de l'air dans lequel elle s'épanouit, une vie, une renaissance perpétuelle. Cette vie qu'elle doit à la lumière est comme une suite de belles journées, avec leurs matins, leurs midis et leurs soirs, jamais semblables.

Vers la fin de l'automne, la nature est travaillée par une nostalgique mélancolie. La cathédrale s'y montre sensible; le glas de ses cloches va bientôt pleurer sur nos morts; et, sous le ciel brun eux, elle est toute vêtue d'un manteau sombre. Mais parfois, après quelques jours gris, un matin, alors que depuis le sol jusqu'aux deux tiers des voussures des porches tout demeure encore dans l'ombre de la nuit qui se retire lentement, la partie supérieure de la cathédrale se dresse déjà dans la lumière; la ligne de partage fait aussi le départ entre notre terre et le ciel, cependant que peu à peu le soleil montant enveloppe la cathédrale de rayons d'un ton doux et puissant.

Durant l'hiver, arbre géant planté sur la hauteur où déferlent les vents, de toutes sa force assemblée et calme la cathédrale tient contre la tempête; elle vibre au fracas de l'ouragan. Mais on sent qu'entre ses murs ramassés elle garde pour ses fidèles la chaleur intime du foyer qui retient, au long des jours mauvais, les petits blottis sous son toit. Si la neige est tombée abondante, on voit, un matin, une buée très dense, presque opaque, monter du parvis et atteindre les premiers arcs-boutants. Au-dessus, n'illuminant que les sommets et les fleches, le soleil rose, avec une rare discrétion, se pose sur ce gris floconneux. La cathédrale en paraît plus que jamais virgineale, supra-terrestre.

Avec le printemps, c'est la vie qui de nouveau sourd de toutes parts; « l'atmosphère est en fleurs ». Quelle ravissante harmonie compose l'abside avec la jeune frondaison qui sertit ses architectures! Le vieux clocher apparaît dans sa grâce native. Toute la cathédrale donne cette impression de jeunesse que produisait la nature au matin du monde. Les vitraux s'éclairent d'une lumière nouvelle. Les cloches carillonnent l'alleluia pascal, et, pour son mois béni, l'autel de Notre-Dame se pare de fleurs.

L'été bruisse concentre sa vie sur la cathédrale où la grande apothéose chaque jour plus glorieuse, jusqu'à cette heure où la grande rose derrière laquelle le soleil se couche devient elle-même un soleil dont les feux embrasent une forêt merveilleuse. C'est la Pentecôte, et dans les hauteurs les harmoniques du bourdon, âme vibrante, concertent les voix de l'univers. C'est la Fête-Dieu! les portes de la cathédrale s'ouvrent toutes grandes.

« Et la procession marche sous le ciel bleu... »

Mais pourquoi essayer de décrire et de peindre les enchantements qui ravissent les yeux? Cela dépasse toute tentative. Non moins que le miroir d'un lac profond, la cathédrale — le croirait-on — est sensible aux moindres changements du ciel, aux jeux infiniment souples et variés de la lumière. Et la féerie du dehors est encore surpassée par celle de dedans. Ce qui fait dire justement que, si la cathédrale reflète le ciel, elle est elle-même un ciel, l'un des plus beaux qui se puissent contempler, enrichi qu'il est de la gamme plus que toutes nuancée et éclatante des verrières.

Cependant, s'il est vrai que le ciel ne retrouve toute sa grandeur qu'avec la nuit, nous n'hésitons pas à dire que, pour connaître la cathédrale dans toute sa beauté, il faut l'avoir contemplée longuement telle qu'elle apparaît dans les nuits lunaires. Ce spectacle ne le cède en rien à ceux de Baalbek ou de Palmyre, que la littérature a immortalisés. Les grands temples de Syrie sont en ruines. Cette cathédrale française est vivante. Et de quelle vie on la sent palpiter dans la profonde paix qui l'enveloppe! « Est-ce que les cathédrales, demandait Rodin, auraient été faites pour la nuit? »

Comme aux flancs des montagnes, le soir a fait glisser des ombres douces entre les contreforts, sous les voussures des porches. Les détails s'estompent. Les grandes lignes s'imposent seules. Tous les éléments, toutes les particularités du vaste monument s'harmonisent, se fondent, pour composer un seul être dont la majesté

grandit singulièrement. « On voit l'Etre se ramasser et se redresser dans son unité épanouie », disait Rodin. Tantôt, à l'appel du soleil, la cathédrale montait, tendait ses forces vers le ciel. Maintenant, c'est le temps du repos, c'est l'immersion dans un océan bleu.

Si elle s'est réjouie d'ouvrir ses portes aux foules qui l'assiégeaient, quelle béatitude elle éprouve maintenant d'être toute à elle, recueillie, pour être toute à son Dieu!

Mais il faut monter. Pour une bonne part de cette douce nuit, confions-nous au guide pour qui la cathédrale n'a plus de secret. Un long escalier tournant permet d'accéder aux galeries extérieures. Quand on retrouve la cathédrale à cette hauteur et dans cette nature au milieu de laquelle elle vibre, on éprouve un choc comparable à celui que ressent le voyageur sur l'Acropole, quand tout à coup il se trouve en face du Parthénon, sous le plus beau ciel, dans un cadre féérique que ne peuvent plus oublier ceux qui l'ont une fois découvert.

Alors l'enchantement commence, et il ne cessera plus. Le silence d'abord vous saisit. Rien ne remue. Rien ne bruit. Le travail universel des êtres semble suspendu. Toute la nature est plongée dans le repos. La calme cité partage cette douce paix. On songe au « veilleur » qui, dans la tour voisine, avait sa chambre, et dont le regard descendait vers les demeures des hommes, vers les campagnes, et dont le porte-voix disait à tous la parole qui rassure.

A pas feutrés qui respectent ce silence religieux, dirigeons-nous vers l'abside. Déjà la cathédrale nous était apparue très haute au-dessus de tout ce qui l'entoure. Mais voici que surgissent les arcs-boutants, dont il nous semble n'avoir jamais jusqu'à cette heure soupçonné les dimensions étonnantes. Equilibre. Puissance. Vigueur. Ils semblent s'être dressés là sous la main d'un géant qui serait un génie, géants eux-mêmes, et qui auraient conscience du rôle à eux confié pour des siècles sans fin. Ils n'effrayent pas; ils protègent. Ils n'écrasent pas; bien plutôt ils exaltent. Puissance bienfaisante des grands êtres. Comment s'arracher à cette contemplation?

Cependant, avant que la lune ne tourne davantage, le guide invite à jouir d'un autre spectacle, presque sans se déplacer, d'ailleurs. Quelques pas sur les combles suffisent, et voici le chemin de ronde qui court au bas des grandes verrières. La percée des contreforts pris en enfilade, après le saisissement éprouvé dans la haute futaie, donne une impression reposante de sous-bois avec des rythmes ravissants de discrète lumière et d'ombres douces. On caresse les pierres qui semblent avoir perdu leur rugosité. Dans cette atmosphère, tout est accueillant, fraternel...

La nuit avance. Passons au-dessus du portail méridional.

Ah! Péguy, il vous a manqué d'être là où nous sommes, et dans ce mystère d'une nuit magnifique, de voir surgir « la flèche unique au monde ». Pour la célébrer, votre lyrisme se serait surpassé, peut-être cependant sans égaler le spectacle dont on jouit dans ces hauteurs solitaires toutes voisines du ciel, où l'on se tait d'admiration et de bonheur, tandis que la mystique demeure peu à peu livre à ses amis son secret.

Son secret, c'est qu'elle est un sanctuaire, et un sanctuaire habité. Dans ce silence des nuits elle protège la prière de Celui qui aimait à se retirer sur la montagne pour s'entretenir avec son Père des cieux. Elle fait plus : elle-même prie; elle est, elle se fait toute prière, grande Orante qui, du soir tombant à l'aube, pratique en intime union avec son Hôte divin le conseil évangélique : *Clauso ostio, ora Patrem*. Tandis que nous dormons, elle veille : en son tabernacle vibre toujours d'amour pour les hommes le Cœur du Vivant. Sur la hauteur d'où elle domine la plaine et la cité, agenouillée en sa parure discrète et magnifique, elle adore, elle médite, elle intercède, elle protège, elle bénit.

Ce secret qu'elle nous a confié est une invitation à pénétrer chez elle lorsque le matin rallume les verrières. C'est entre ses nefs, près de son sanctuaire, que nous comprendrons le mieux pourquoi, au dehors, elle apparaît vêtue d'une telle simplicité et d'une telle splendeur. C'est ici qu'il faut la voir « en acte de vie », toute à Dieu et toute aux hommes.

« Pour moi, a écrit Camille Mayran en une page des plus fortes et des plus émouvantes, mon souvenir est de l'instant massif où un être tout à coup a ébranlé mon cœur.

« Jadis, à Chartres, ce fut l'entrée par le bas-côté de droite, deux pas dans le noir, et puis la découverte de la nef, l'immersion dans le brûlant crépuscule des vitraux. Ah! cette douceur de la nef de Chartres! Peut-être dirons-nous plus loin comme on y aspire

quand la virile solennité de la nef de Strasbourg parfois semble trop forte, trop ignorante de la tendresse! Ampleur, bonté, miséricordieuse grâce de cette autre nef, flancs élargis pour contenir, maternelle majesté! J'étais venue seule et de loin; voici qu'à cet instant je ne pouvais plus avancer: la sublimité chrétienne s'était faite visible et s'ouvrait devant moi, une émotion m'arrivait pareille au bruit de la mer, et comme la rupture d'une chaîne, comme l'effondrement d'un mur je sentais le désir de la mort. Cette chaîne, ce mur, il faut se reporter à un tel instant de délivrance pour en discerner la sourde et continuelle contrainte. Le plus grand nombre des beautés, la plupart des amours ne font qu'enchanter notre prison, peindre l'illusion sur la paroi. Au seuil de Chartres, la paroi tombait, un autre monde apparaissait et l'âme en tremblant éprouvait sa secrète aimantation.

De plus lointains horizons, en cette cathédrale, c'est Notre-Dame qui attire ceux qui cheminent à travers son domaine beauceron. Celle qui a donné Dieu et le possède toujours est là pour le montrer, pour le donner. C'est ce que signifient les hautes flèches. C'est ce que manifeste le rayonnement de sa Maison.

Qu'il nous soit permis, empruntant le souhait qui monta vers la cathédrale de Strasbourg, de le redire en toute ferveur pour la cathédrale chartraine:

« O la joie que tu existes!

» Beauté de la grande église, reste avec nous! »

† RAOUL HARSOUËT,  
Évêque de Chartres.

## Le milieu intellectuel d'Albert le Grand<sup>(1)</sup>

Prodiges d'honneurs à l'endroit de leurs devanciers, les philosophes du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle ont décerné à Albert de Bollstädt le titre brillant de *docteur universel*; et la postérité, ratifiant ce verdict a retenu l'épithète « Albert le Grand » *Albertus Magnus*.

De même, les intellectuels du XIII<sup>e</sup> siècle ne se lassent pas de faire son éloge: non seulement les nombreux disciples qu'il a initiés à la théologie et la philosophie, mais encore ceux qui ne furent pas placés dans son plan d'éclairage immédiat et même ceux qui ne l'ont pas aimé.

Plus discrets que leurs successeurs, et plus avarés de titres honorifiques, la plupart se contentent de l'appeler « Albert » tout court, *Dominum Albertum*, ou avec Dante: *A. de Cologne*, et dans leur pensée cette simple appellation équivalait à une inscription au rôle d'honneur. En effet, ceux qui pratiquent les documents philosophiques du XIII<sup>e</sup> siècle savent que la désignation nominale est pour celui qui en est l'objet la marque de la célébrité. Réservés et discrets pour tout ce qui concerne leur temps, les écrivains du XIII<sup>e</sup> siècle n'ont pas l'habitude de citer les vivants par leur nom. Quand ils relatent des doctrines, pour les combattre ou les approuver, c'est par des formules vagues et anonymes qu'ils désignent leur ou leurs auteurs. « Quelqu'un dit ceci » *quidam dicit*; « quelques-uns prétendent », *quidam dicunt*. Tout se passe comme si on n'attachait de prix qu'à l'œuvre même, sans souci de l'ouvrier. Seule importe l'idée, bien peu celui qui l'a émise.

A cette loi de silence et d'humilité, exception était faite au profit d'un petit nombre de personnalités éminentes (on peut les compter sur les doigts) qui de leur vivant avaient su conquérir un ascendant extraordinaire et jouissaient d'une réputation universelle. Albert de Cologne jouit de ce privilège significatif.

(1) Conférence faite, le 18 janvier, à la séance académique tenue à l'Université de Louvain.

D'où vient ce prestige? Pourquoi les intellectuels du XIII<sup>e</sup> siècle font-ils une place hors pair à Albert de Bollstädt? Est-ce sa vie active, extraordinairement remplie, qui les impressionne; son rôle de pacificateur, d'arbitre, d'organisateur; la forte direction qu'il imprima à la province dominicaine d'Allemagne ou encore son épiscopat à Ratisbonne?

Non. L'appellation nominative dont nous essayons de souligner la valeur est un solennel hommage réservé aux hommes d'étude. C'est le privilège honorifique des savants. Si le nom d'Albert est claironné dans les écrits du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est pour exalter le théoricien, l'intellectuel, car tout le long d'une carrière qui s'étendit sur les trois quarts du siècle, Albert cultiva l'étude avec une inlassable ténacité. Il conjugua les vertus du conducteur d'hommes avec celles du savant, cumulant en sa personne des aptitudes que rarement la nature accorde à la même individualité.

Mais encore, qu'est-ce qui dans le savoir d'Albert de Cologne justifie ces enthousiasmes et commande ces admirations?

Est-ce son enseignement théologique? Pas davantage. Certes il convient d'en tenir compte.

Après avoir enseigné dans des écoles locales, organisées par son ordre, à Cologne, à Hildesheim, à Fribourg, à Ratisbonne, à Strasbourg, il vint à Paris, la métropole scientifique de l'Occident, qui exerçait sur tout intellectuel son irrésistible attirance, et nous savons que de 1245 à 1249 Albert y connut la renommée, comme *magister en théologie*.

Mais il faut bien dire qu'en cette matière, Albert n'est pas un novateur. D'autres ont fait autant que lui, et aussi bien que lui. Ce prestigieux XIII<sup>e</sup> siècle voit lever des théologiens de tous côtés, comme si la semence en avait été jetée à pleines mains.

Ce qui exalte et fascine ses contemporains dans le savoir d'Albert, ce sont avant tout des formes nouvelles de recherches, qui lui appartiennent en propre et qui l'ont fait paraître comme un animateur, un remueur d'idées nouvelles, un surhomme, qui sait ce que la plupart ignorent.

Nous savons tous qu'Albert le Grand fut un des créateurs de la science expérimentale, un observateur. Il écrit sous la dictée de la nature.

Lui-même nous apprend qu'il étudia la course d'une comète, tandis qu'il était en Saxe, et qu'il entreprit des voyages pour s'initier à la nature des métaux. Elle est de lui cette fière devise, qui porte dans ses plis l'annonce de temps nouveaux:

*Oportet experimentum non in uno modo, sed secundum omnes circumstantias probare.* (Il importe de consulter l'observation non pas une fois, mais dans tous les cas.)

Il a pratiqué la géographie, l'astronomie, la minéralogie, l'alchimie, la médecine. Il s'est adonné surtout à la zoologie et la botanique, et son grand traité *De Animalibus*, jugé digne d'une édition critique récente, abonde en observations dont beaucoup ont conservé leur valeur. Qu'il suffise de signaler, en passant, les belles pages qu'il écrit sur les différences entre l'homme et le singe, entre la raison et l'instinct.

Ses intuitions géniales sur l'avenir des sciences, son culte de l'observation, sa pratique des méthodes expérimentales, à une époque où presque personne ne se tournait du côté de la nature, sont aux yeux des modernes un impérissable titre de gloire. Les hommes du XIII<sup>e</sup> siècle se sont inclinés devant la supériorité que donne à Albert sa vaste documentation, mais pour des raisons que nous ne devons pas rencontrer ici, ils n'étaient pas préparés à le suivre dans ses observations et sans ses expériences. Sur le terrain des sciences, A. de Bollstädt demeure une exception avec R. Bacon et une poignée d'autres.

Par contre, il est un autre domaine de savoir où Albert occupe

une situation unique et auquel nul de ses contemporains ne demeura indifférent : la philosophie. La philosophie est la grande passion du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle subjugué les masses; tous s'enivrent plus ou moins à son nectar capiteux, *nectare philosophico inebriati*, suivant le joli mot de John Peckham.

Or, si tant d'entre eux y prennent goût, c'est en partie à Albert qu'ils en sont redevables, et à l'attitude que prit Albert vis-à-vis d'un fait capital d'histoire littéraire : je veux dire la diffusion triomphale des grands ouvrages d'Aristote et de ses commentateurs arabes et juifs.

Intimement mêlé aux évolutions doctrinales que l'emprise de ces ouvrages provoqua en Occident, Albert fut amené à rendre à la cause philosophique d'incomparables services. Voilà ce qui mit sa personnalité sur le pinacle, *Dominum Albertum illum famosum*, dit Thierry de Fribourg; *praeipuum virum in philosophia*, ajoute Siger de Brabant.

\* \* \*

Afin de comprendre en quoi consistent ces services incomparables, il faut fixer à larges traits la physionomie des milieux intellectuels au moment où Albert le Grand entre en scène.

Pour la seconde, ou même pour la troisième fois, l'Occident venait de recueillir en traductions latines une partie des monuments de la philosophie grecque; et cette fois ce que cette philosophie a produit de meilleur : les grands traités d'Aristote; des écrits de Proclus et d'autres néo-platoniciens, sans compter les commentaires et les ouvrages originaux des philosophes arabes et juifs de Bagdad, et de Cordoue, Avicenne, Avicbron, Averroës et d'autres.

Quand tous ces livres nouveaux furent donnés en pâture aux intellectuels parisiens, l'émoi fut indescriptible. Il se produisit aussitôt des remous d'idées provoqués par la défiance exagérée des uns, l'admiration non moins excessive des autres.

Défiance de la part des théologiens qui, certes, faisaient une place distincte à la philosophie dans la classification des sciences, mais qui, se conformant à une longue tradition, réduisaient la philosophie à n'être qu'un instrument d'apologétique, chargé de montrer les harmonies du dogme avec les investigations de la raison. Dans ce fatras de doctrines nouvelles beaucoup portaient dans leurs flancs un danger d'hérésie et ces vigilants gardiens de l'orthodoxie s'indignaient de voir un philosophe, fût-il Aristote, enseigner l'éternité nécessaire du monde, l'indifférence de Dieu vis-à-vis des êtres limités, et d'autres doctrines en contradiction avec le dogme.

Défiance des autorités ecclésiastiques qui s'alarmèrent de ces enseignements hérétiques auxquels l'utilisation des textes nouveaux donna ouverture et qui voulurent couper le mal dans ses racines.

En 1210 un concile local tenu à Paris, en 1215 une intervention du légat papal interdisent aux maîtres des écoles de Paris de se servir dans leurs leçons de la physique et de la métaphysique d'Aristote.

Mais en regard des enthousiasmes sans retenue et des approbations de toute pièces, N'est-ce pas ainsi qu'il faut expliquer les étranges doctrines d'un David de Dinant qui, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, avait amorcé à certains textes aristotéliens le panthéisme le plus entier? Précisément, ce sont les extravagances de ses *quaternuli* qui alertèrent les autorités en 1210 et en 1215. L'ouvrage du philosophe dinantais fut condamné au feu; et la sentence fut si bien exécutée qu'on ne parvint plus à en découvrir un exemplaire dans les dépôts de manuscrits médiévaux — à la grande désolation des historiens qui seraient bien curieux d'étudier de près ces premières élaborations des doctrines d'Aristote.

Enthousiasme sans retenue et utilisation plus sagace de la part

d'un groupe important de maîtres de la Faculté des Arts dont l'activité devient remuante vers 1230 et qui avaient choisi pour mot d'ordre : « suivre en tout Aristote ».

Pour mettre leur programme en action, ils entreprenaient le commentaire de l'ensemble des traités du Stagirite. Cet aristotélisme intégral, représenté à Paris par un autre Belge, le célèbre Siger de Brabant, s'était progressivement additionné d'un petit nombre de théories empruntées à Averroës, qu'on représente dès les débuts du XIII<sup>e</sup> siècle comme l'homme-lige d'Aristote — notamment de cette étrange conception teintée de mysticisme oriental, que tous les hommes pensent par l'action d'une seule intelligence humaine; que cette intelligence vit à l'état séparé; que les individus meurent et que seule l'intelligence de la race est éternelle et immortelle.

Il y a plus. Malgré les interdictions ecclésiastiques de 1210 et 1215 qui avaient tenté de lui barrer la route dans l'enseignement, la philosophie aristotélienne s'était infiltrée presque aussitôt dans les écrits des théologiens philosophes de Paris et d'Oxford. On peut s'en convaincre par les écrits de Guillaume d'Auvergne, le futur évêque de Paris, dont le *de Universo*, écrit vers 1231, est une production philosophique de premier ordre. Ainsi s'était créée une situation de fait, qui progressivement abolissait la situation de droit. Vers 1230-1240 tout le monde s'occupe d'Aristote, le cite, essaie de le comprendre. Les interventions bien connues et souvent mal interprétées des papes sont le reflet exact de cette mentalité nouvelle. En cette même année 1231, où G. D'Auvergne produit son *de Universo*, tout bourré d'aristotélisme, le pape Grégoire IX, sans abolir les interdictions portées à Paris, leur donne un caractère provisoire, et confie à trois théologiens le soin de corriger les livres prohibés, afin, dit le texte, que les théories utiles qu'ils contiennent ne soient pas viciées par le reste *ne utile per inutile vitietur*. Les trois théologiens commis par le pape ne firent rien — et pour cause. Pour mener à bonne fin pareille entreprise, il fallait un géant et non des pygmées. Ce qu'ils ne purent accomplir, Albert l'accomplit tout seul. Il se mit à la besogne sur le tard, à l'âge d'environ cinquante-sept ans; et durant une quinzaine d'années s'occupa à « repenser Aristote à l'usage des Latins, de le rendre intelligible » *Nostra intentio est omnes dictas partes facere Latinis intelligibiles*. C'est lui-même qui, au début de son commentaire sur la physique, définit de la sorte la tâche formidable à laquelle il s'est attelé.

Il est certain que l'attitude des averroïstes de la Faculté des Arts, dont il put suivre de près les activités, ont pesé sur sa décision, mais il conduisit le travail avec une sérénité objective, à laquelle tous ses historiens rendent hommage. Aristote l'intéresse pour lui-même, et il est permis de supposer qu'il eut dès l'abord l'intuition des services qu'il pouvait rendre à la philosophie scolastique. Deux étapes synchroniques résument le travail : expliquer Aristote, et épurer et trier sa doctrine.

L'explication des textes était chose capitale, si on songe qu'on sollicitait ces textes dans les sens les plus opposés, et qu'on plaçait sous le patronage du Stagirite les plus folles extravagances de son Commentateur de Cordoue. Albert se livre à une paraphrase extensive, qui suit le plan général des ouvrages et où le texte des versions latines est absorbé en entier. Paraphrase bourrée d'interpolations, émaillée d'observations personnelles; incorporant une foule de matériaux empruntés aux commentateurs arabes et juifs, et qui s'inspire du souci d'initier des profanes à un immense trésor de savoir. D'interminables digressions sur divers sujets viennent entrecouper la marche des idées : *præter hoc digressiones faciemus* est une formule favorite. Elles donnent l'impression que l'auteur a voulu y consigner une érudition inépuisable.

Ces procédés d'exégèse, que beaucoup d'historiens appellent

des défauts, sont des particularités de méthode qui tiennent à une tournure d'esprit caractéristique sur laquelle nous reviendrons.

Ce n'est pas seulement Aristote, et dépendamment d'Aristote la file des commentateurs arabes et juifs qui intéressent Albert le Grand, il applique les mêmes procédés d'exégèse à toute une série de textes néo-platoniciens. Tel de ses ouvrages — le *De causis et processu universitatis* — étale en de longs développements des théories alexandrines bien caractérisées. On y voit se dresser une échelle hiérarchique dont Dieu occupe le faite et où les créatures les plus élevées engendrent les inférieurs suivant une procession descendante, en collaboration avec Dieu.

Si bien qu'Albert apprit aux masses scolaires à connaître le *Liber de Causis*, Proclus peut-être, autant qu'il les initia aux ressources de l'aristotélisme. Elargissant la promesse que nous avons relatée, il dresse un répertoire encyclopédique de tout ce qu'il importait de connaître de la sagesse antique. *Accipiamus igitur ab antiquis quaecumque bene dicta sunt.*

Roger Bacon en convient volontiers, et a laissé sur son œuvre de commentateur ce jugement que l'histoire ratifia : « De l'avis de la masse des intellectuels, *vulgum studentium*, de l'avis de beaucoup de sages, *multi sapientes*, et de beaucoup d'excellents penseurs, c'est d'Albert que les Latins ont appris la philosophie. Elle leur fut donnée de mon temps et introduite dans la circulation à Paris, et est facta, in tempore meo et Vulgata Parisius ». Témoignage significatif de la part d'un homme qui ne porte pas maître Albert dans son cœur.

De ce premier chef, les Latins, c'est-à-dire, les Occidentaux avaient donc contracté une dette de reconnaissance vis-à-vis d'Albert de Bollstädt. Mais celui-ci leur rendit du coup un second service, qui est en quelque sorte fonction du premier, et dont ils furent plus lents à s'apercevoir.

Ce long commerce avec les maîtres de la pensée grecque, Aristote et Proclus, comme aussi avec leurs commentateurs, avaient concentré les préoccupations du maître dominicain sur la philosophie pure et sur les grands problèmes posés par les anciens et les Arabes.

Il a cessé d'être un pur théologien et il inaugure des traditions nouvelles en philosophie. De même qu'il veut cultiver les sciences pour elles-mêmes, de même il donne à la philosophie une valeur autonome, il l'élève au-dessus de la condition dans laquelle on l'avait jusque-là confinée, de n'être qu'un auxiliaire de la théologie.

Œuvre d'audace, et qui l'obligea de vaincre des résistances. Partout autour de lui, et dans son propre ordre, il rencontra des blasphémateurs du savoir profane. Son rude parler de Germain les compare à des animaux stupides qui condamnent ce qu'ils ignorent. *Quidam qui nescunt, omnibus modis volunt impregnare usum philosophiae, et maxime in Praedicatoribus (1), ubi nullus eis resistit, tamquam bruta animalia blasphemantes in his quae ignorant.*

Emancipateur du savoir, il a rendu possible et plus aisée la tâche du fidèle et dévoué disciple à qui dès 1248, sur les bancs de l'école de Cologne, il explique l'Éthique à Nicomaque. Avant Thomas d'Aquin et avec lui, il a fait valoir les droits de la raison : il l'a magnifiée ; il a rédigé pour elle la *magna charta* qui désormais devait assurer son autonomie. Vue sous cette perspective, son œuvre marque un tournant dans l'histoire de la philosophie.

Ce n'est pas tout. En même temps qu'il initia l'Occident aux enseignements de la sagesse antique, il commença le travail d'épuration, qui devait rendre l'aristotélisme utilisable à des Occidentaux. C'est un nouvel aspect qu'on peut envisager dans sa tâche

d'initiateur. Avec la même rudesse de langage, qu'il ne cherche pas à déguiser, il traite de *stultissima* l'interprétation panthéiste que David de Dinant avait amorcée à la théorie aristotélicienne de la matière première.

Il faut être un âne, écrit-il, — *asininum* — pour en arriver là. Surtout il suit sur leur propre terrain les professeurs averroïstes de la Faculté des Arts, et taxe d'erreur absurde et néfaste — *error omnino absurdus et pessimus* — la théorie du monopsychisme. Rien n'a plus révolté la conscience des Occidentaux que cette prétention d'expliquer par l'action d'un intellect humain *unique* et impersonnel la production de nos actes psychiques les plus personnels : nos pensées. Sur ce problème et sur bien d'autres, Albert a mis en avant des solutions mitigées, conformes d'ailleurs à l'esprit véritable de l'aristotélisme qui est une philosophie de juste mesure.

Tout en proclamant bien haut l'autonomie de la raison, et tout en allumant chez autrui la curiosité qu'il avait lui-même d'interroger cette raison sur les problèmes fondamentaux du monde et de la vie, il n'a pas méconnu ou négligé les services précieux que la raison et la philosophie peuvent rendre à la science sacrée. L'apologétique retient son attention autant que la philosophie pure, et il est frappé des harmonies profondes qui éclatent entre l'aristotélisme épuré et le christianisme. Ici encore il prépare les voies royales dans lesquelles Thomas devait s'engager.

Albert est-il allé plus loin dans l'œuvre constructive ? Sa philosophie a-t-elle la pureté du style qui caractérise le thomisme ? Nous ne pouvons pas éluder cette question que tous les historiens d'Albert se posent. Notre réponse est négative. Albert n'a pas ramassé en un tout coordonné les doctrines aristotéliciennes, ni compris leurs interdépendances. Moins encore se préoccupe-t-il de concilier cet aristotélisme avec les doctrines néo-platoniciennes qu'il rencontre sur son chemin.

Il ne paraît pas se douter qu'il se trouve en présence de deux conceptions du réel, qui sur certains points se complètent, mais sur la plupart se combattent.

Ces antinomies ne l'intéressent pas. Ce qui l'entraîne c'est le souci d'érudition, le besoin de tout dire et de tout savoir. Commentateur d'Aristote, il est plein de sympathie pour l'aristotélisme ; commentateur des néo-platoniciens, il incline vers les conceptions alexandrines. Comme tous les érudits, il a le culte du détail, du donné, et se préoccupe sans cesse de ne rien se laisser perdre.

Faut-il lui faire un reproche de n'avoir point fusionné dans une construction synthétique les directives si diverses des philosophies qu'il mania ? Ce serait manquer de justice. De quel droit lui faire grief de n'avoir pas accompli une tâche qu'il ne voulut à aucun moment entreprendre ? Quelqu'un vint après lui, dont il avait façonné la jeune intelligence, et qui trouva dans les ressources de son clair génie latin les dons et la tournure mentale qu'il fallait pour unir l'aristotélisme au néo-platonisme, pour les dépasser — comme on dit aujourd'hui.

Albert le Grand amasse des matériaux, les amène à pied d'œuvre, commence une construction. Thomas d'Aquin érige un monument, une synthèse, ou tout est marqué au coin de l'unité. Le maître s'est donc acquitté d'une tâche autre que le disciple, et trop souvent on a amoindri la valeur de l'une en la jugeant par voie de comparaison avec l'autre.

Au demeurant, Albert de Cologne peut revendiquer sa part dans les créations de Thomas d'Aquin car son travail préliminaire les a rendues possibles. Il en a suivi de près toutes les étapes.

Il fut mêlé aux événements qui marquent le triomphe de son disciple dans les écoles d'Occident. Octogénaire, il prit le chemin de Paris pour défendre sa mémoire contre les intrigues qui essayèrent d'en ternir l'éclat.

(1) *Praedicatoribus* a un sens plus large que *Fratres Praedicatorum*, qui est l'appellation propre des Frères Prêcheurs, et peut s'appliquer à des théologiens étrangers à l'Ordre.

Dans la continuité des mouvements intellectuels qui remplissent le XIII<sup>e</sup> siècle, Albert occupe cette place unique d'être un initiateur, auquel un nombre considérable de contemporains sont redevables de leur vocation philosophique.

MAURICE DE WULF,  
Professeur à l'Université de Louvain  
Membre de l'Académie royale de Belgique.

## La Littérature belge d'aujourd'hui

*A l'occasion de l'Exposition « Cent ans d'art belge » qui s'est ouverte à Berlin samedi dernier, notre collaborateur M. Fernand Desonay avait été chargé de faire, sous les auspices du Ministre de Belgique, une conférence sur les tendances actuelles de notre littérature. On sait comment une offensive de grand style a été déclenchée dans la presse allemande contre notre initiative d'apaisement et de conciliation. Il conviendra qu'on s'en souvienne en Belgique, lorsque des artistes allemands, musiciens ou autres, viendront s'y faire entendre. Dans ces conditions, il a paru inopportun d'organiser la série prévue des manifestations littéraires et musicales. M. Desonay veut bien nous communiquer le texte de sa conférence. Nous la publions in extenso, telle qu'elle aurait été présentée à Berlin le 28 janvier (1).*

Les fabricants de manuels parlent volontiers du recul historique, qui est comme leur garantie : des assurances qu'ils veulent prendre contre l'erreur, contre les fantaisies de la postérité. C'est que le succès littéraire dépend non seulement de celui qui écrit, mais aussi de celui qui lit, des « climats » éminemment variables que la mode impose au public. Aussi bien les contemporains profitent-ils d'un traitement de faveur dans les histoires de la littérature, qu'ils fournissent d'une « cauda » où je ne trouve nul venin. Pour avoir tué Georges Ohnet, Jules Lemaitre se crut un foudre de courage. On nous a dévoilé l'expédient des triangles verts : sur la couverture des volumes jugés les plus dignes de survie, les conservateurs de la Bibliothèque Nationale parieraient ainsi, prophètes heureux ou dupes. Mais il n'est que d'ouvrir, *exempli gratia*, l'*Histoire de la Littérature française illustrée*, publiée sous la direction de MM. Bédier et Hazard, pour respirer, aux dernières pages, une odeur entêtante d'encens uniformément répandu. Visiblement, M. André Chaumeix préparait sa candidature académique. Il n'a voulu chagriner personne. Ses cassolettes sont ouvertes à tout venant. Nous tombons en plein palmarès.

Je ne lirai pas, ce soir, un palmarès. Je ne distribuerai pas à mes contemporains, qui sont mes compatriotes, la casse lénitive, l'émollient séné. Je citerai peu de noms. Ce qui me dispensera des excuses rituelles auprès de ceux que, par erreur ou omission, j'aurais négligé de citer. Mon propos serait de dire au public étranger qui me fait l'honneur de m'entendre ce qu'il faut savoir — et ce qu'il faut oublier — pour se former de la littérature de mon pays, des tendances actuelles de nos écrivains d'expression flamande et d'expression française, une opinion qui corresponde à cette réalité profonde qu'est l'âme belge.

\* \* \*

Si je vous demandais quel est l'écrivain belge qui recueille dans l'Allemagne de 1933 l'audience la plus attentive, vous répondriez, je crois bien, à la majorité des avis : Timmermans. Félix Timmer-

mans, vous l'avez traduit, édité — et avec infiniment de goût; il a, chez vous, son public; il est lu, apprécié, quasiment populaire. Et certes je me garderais bien de méconnaître ici le ferveur dionysiaque du *Pallier*. Dans cet hymne à la vie exubérante et grasse et libre et chaude qu'est l'éternelle santé, la joie toujours renouvelée de ce faune qui « trait les jours », dans cette évocation païenne et paysanne d'un Pan qui serait un Silène, passe un cri de libération qui n'est pas sans jeune beauté.

Mais Timmermans est aussi l'auteur anachronique et familier de *L'Enfant Jésus en Flandre*, l'imagier naïf des *Très belles Heures de Sœur Symphorosa, béguine*. Ce qui plaît encore en lui, ce qui doit surtout plaire à l'étranger, c'est une sorte d'« enfance » folklorique, et qui participe de ce que j'appellerai volontiers l'exotisme dans l'espace. A cet exotisme dans l'espace se mêle, d'ailleurs, l'exotisme dans le temps. J'imagine sans nulle peine qu'un Allemand, voire un Hollandais, prend, à lire Timmermans, ce plaisir — ou cette curiosité — qui nous penche sur les costumes régionaux, les danses locales, les expressions idiomatiques et ces mille et une survivances au parfum de terroir et de passé. De même que nous quittons nos plages belges, le jour du marché à Middelbourg en Walcheren, pour aller voir les coiffes de dentelle, les pendants d'oreilles et d'or fin, les corsages chatoyants, les sabots vernis des paysannes, les chapeaux, les rubans, les ceintures et les pipes des Hollandais frères de ceux qui font la réclame du schiedam, ainsi convient-il au lecteur de Timmermans d'animer, dans une Flandre qui n'aurait pas tellement changé depuis les kermesses breughéliennes, ces personnages hauts en couleur qui lui donnent la double joie de l'insolite et de la reconnaissance. Est née et se maintient l'idée — qui ne serait peut-être qu'un préjugé — d'une littérature folklorique dans son fond, colorée, voire bariolée dans sa forme, et qui, pour pas mal de critiques, pour certains de mes auditeurs sans doute, constitue, à proprement parler, notre littérature nationale.

\* \* \*

Belge égale coloriste. L'équation a si souvent été faite que c'en est devenu presque un truisme. Et l'on n'a pas manqué d'instituer un rapprochement avec cette somptueuse école flamande — les Rubens, les Jordaens, les Teniers et tant de petits maîtres aux pincesaux élaboussés de lumière — où chante toute la gamme des rouges comme le sang, du bleu royal, des verts profonds, des violets sur la simarre, des ors rutilants sur la couronne, dans la débauche des beuveries, des kermesses, des cavalcades.

D'autre part, l'on s'est avisé de la prédilection que beaucoup de nos écrivains ont marquée pour un certain régionalisme. Pleins de dévotion attendrie et comme filiale, ils ont le culte du clocher ou du beffroi; ils vantent le coin de sol, les horizons familiers, la petite ville surtout dont quelqu'un a dit qu'elle a fourni le meilleur de leurs impressions aux romanciers de mon pays. Il y aurait ainsi toute une géographie cordiale de Belgique où chacune des croulantes enceintes, les pignons de briques, les canaux noirs, les vieux ponts dont l'arche fait dans la rivière une arche renversée et qui frissonne, les béguinages ensommeillés de la Flandre aux carillons grêles, et ces mille surprises pittoresques des toits d'ardoise échappés de la hotte d'un diable aérien et distrait les sites rocheux, moussus, bizarres, hérissés, les « tiennes » et les « vinaves », les « thiers » et les « ternes », les « potales » et les « coronas » de nos villettes wallonnes surgiraient, avec la poésie du passé et l'alacrité de la vie, aux pages des contes et des romans.

Loin de moi, encore une fois, la pensée de m'inscrire en faux contre l'opinion reçue! Je relis nos romanciers et nos conteurs, je relis De Coster, Lemonnier, Eekhoud, Demolder, Virrès, Kraïns, Glesener, des Ombiaux, Delattre... Et je constate qu'ils ont tous, en commun, le goût de la couleur et l'amour du terroir. Lemonnier décrira indifféremment, dans *Happe-Chair* le pays noir, dans *le Mort* les horizons de Flandre; Eekhoud sera le peintre farouche et exclusif des polders de l'Escaut; Demolder — « le plus pictural de nous tous », disait Verhaeren — broiera toutes les couleurs, créera toutes les nuances pour évoquer l'Yperdamme légendaire, ce village pour imagiers où aurait dû vivre Max Elskamp; Virrès fera flamber la bruyère ardente de sa Campine; Kraïns dira les routes hesbignones, entre les blés; Glesener, la banlieue rouge et noire de Liège; des Ombiaux, l'Entre-Sambre-et-Meuse; Delattre, son Hainaut natal. Et leur maître à tous, Charles De Coster, n'avait-il pas fait d'*Ulen Spiegel* le prototype de l'évocation pittoresque de nos traditions les plus chères?

(1) A la demande de M<sup>me</sup> Haps, cette conférence a remplacé, mercredi dernier, rue d'Arion, celle que M. Desonay devait faire sur le personnage d'Iphigénie chez Goethe.

Il faut s'arrêter un instant à l'*Ulenpiegel*. « Bible nationale », prononce-t-on du livre. « Père des lettres belges contemporaines », va-t-on répétant de l'auteur. Sans doute marquerait-on par là que, pour la première fois en Belgique, se trouvaient réunis les deux traits les plus apparents de notre littérature : la richesse, qui va jusqu'à l'étrangeté, d'une langue archaïque et savoureuse ne trahit-elle pas la passion du coloris, et, d'autre part, l'amour du vagabond pour sa terre natale ne sonne-t-elle pas glorieusement l'heure du nationalisme littéraire?

J'ai dit nationalisme, non plus régionalisme. A cet égard, l'œuvre de Charles De Coster, flamande par l'inspiration générale, par l'atmosphère et par les personnages, est profondément belge. M. Joseph Hanse, le plus averti des commentateurs, a bien eu raison d'y insister. De Coster a pu rêver d'une union amicale — et que les circonstances géographiques lui faisaient apparaître difficile, d'ailleurs — avec la Hollande. C'est toute la « patrie Belgique » qu'il aime, comme c'est toute la patrie Belgique que protège *Ulenpiegel*. La Wallonie tient sa place dans son œuvre, depuis les bruyères de Spa jusqu'aux coteaux de la Semois et jusqu'aux rochers de Namur. Et ce serait un jeu d'extraire des *Contes brabançons* maints passages qui prêchent la fraternité des deux races unies dans un embrassement qui fait leur force et leur bonheur. Il serait donc parfaitement faux de voir dans *Ulenpiegel* — œuvre écrite en français, je me hâte de le rappeler pour dissiper ici toute équivoque, et qui n'a été traduite en néerlandais que comme dans beaucoup d'autres langues — une révolte contre je ne sais quel « fransquillonisme ». Certes De Coster, comme tous les « Jeune Belgique » qui viendront après lui, désire s'affirmer, monter tout seul, être libre. Mais le disciple de Rabelais et de Balzac, qui a contracté à l'égard du naturalisme et du réalisme français — et du romantisme aussi — une si lourde dette, n'eût jamais songé à partir en bataille au cri de « Los vous Paris! »

Si je me suis permis de mettre au point devant vous cette question du nationalisme d'*Ulenpiegel*, c'est que, nous le savons en Belgique, vous vous intéressez cordialement, en Allemagne, aux aventures de notre héros. De nombreuses traductions, dont celles de Wesselski, ont contribué à populariser la *Légende*. Je crois inutile de citer ici l'ouvrage de votre compatriote Leo Ehlen. Sans compter qu'*Ulenpiegel*, né d'un père qui vit le jour à Munich, a laissé chez vous toute une postérité remuante : qu'il me suffise de rappeler le héros symbolique de Werner von der Schulenburg, et surtout le retentissant *Till Eulenspiegel* de Gerhart Hauptmann.

De Charles De Coster à Félix Timmermans, d'*Ulenpiegel* à Pallieter, la tradition apparaît donc solide. Les maillons de la chaîne sont rivés dru. Sans doute il y a, entre les deux héros, des différences. Pallieter est plus panthéiste, plus animal; il a moins qu'*Ulenpiegel* le culte de son pays de la Nèthe. Mais le coloris est aussi franc dans l'une et l'autre des deux œuvres, l'inspiration folklorique aussi riche. Que si l'on rapproche d'*Ulenpiegel* le *Keiser Karel* français de Michel de Ghelderode, du *Pallieter* flamand *De Witte* d'Ernest Claes, on conviendra qu'il s'agit bien d'un thème national et qui, de l'un et de l'autre côté d'une frontière linguistique que franchissent le plus allègrement du monde nos très savoureux polissons, maintient l'inspiration unanime, les droits de la truculence et le prestige de la palette dans un décor strictement de chez nous.

\* \* \*

Il existe donc chez nous, en Belgique, une tradition du coloris, d'un régionalisme plus ou moins rétréci. Mais ce n'est là, en somme, que le petit côté de notre littérature. Toute littérature a ses images d'Épinal. J'y insiste d'autant plus volontiers à Berlin que la vogue même de Timmermans et le succès du novelliste Ernest Claes doivent avoir accrédité, en Allemagne plus qu'ailleurs, une opinion simpliste et peu flatteuse.

Dire que les écrivains belges ne sont que des barbouilleurs de village, c'est leur dénier, en effet, le droit d'aborder les grands sujets, de se mesurer avec l'humain. C'était assez le sentiment de Taine. « Ils ne peuvent citer de ces esprits créateurs qui ouvrent sur le monde de grandes vues originales, ou enchaînent leurs conceptions dans de belles formes capables d'un ascendant universel », lisons-nous dans la *Philosophie de l'Art*. « Ils », c'est nous. C'est aussi les Hollandais, d'ailleurs. Mais nous sommes bien compris dans cette condamnation sans appel. Il convient d'ajouter, à la décharge de Taine, qu'il écrivait en 1868. Depuis, nous

avons fait un bout de route. Et, en dépit de Taine et de ses excommunications majeures, en dépit de Baudelaire qui nous réservait les lourdes « aménités » que l'on sait, nous pouvons montrer avec fierté deux gloires universelles, indiscutées, indiscutables : Verhaeren, Maeterlinck.

Chose infiniment curieuse, Verhaeren et Maeterlinck ont conquis cette célébrité dans les deux genres — précisément — qui semblent défier davantage les efforts de ce que l'on s'obstine à considérer comme le tempérament national : j'entends, la poésie et le théâtre. Peuple de conteurs, raillait-on, tribu de descriptifs, incapables de goûter le vertige des cimes, de frémir, dans le vent du large, aux souffles exaltants de l'éternelle chanson des hommes! Quant à notre infériorité dramatique, elle passait pour une tare congénitale. Les docteurs Tant-Pis s'étaient succédé pour diagnostiquer de cette tare les antécédents les plus décisifs... et les plus saugrenus. M. Maurice Wi motte croyait devoir incriminer l'inaptitude à l'action, ce qui chagrinerait tous les laborieux que nous sommes. La crise du théâtre, il l'attribue sans ambages à cette « force statique » à laquelle nous sacrions tout « en raison de la placidité recueillie de la race, humilie par les despotismes successifs des maîtres étrangers, abruti par la vie étroite de la cité, par la dévotion la moins idéaliste, par une nourriture abondante et lourde, par l'abus des boissons fermentées ! Excusez du peu. Au prix où certains Belges évaluent leurs compatriotes, Taine fait figure de gentleman, et Baudelaire aurait eu grand tort de se gêner!

Or voilà que, par une sorte de gageure, de défi à tous les pronostics, aux catastrophes arrêtés des juges acrimonieux et patentés, deux Belges (il eût suffi d'un seul), Verhaeren dans ses vers, Maeterlinck au théâtre, se haussent sur le plan de l'universel.

Ce qui les a révélés à eux-mêmes, ce qui fait l'universalité, l'humanité profondes de Maeterlinck et de Verhaeren, c'est le symbolisme, qui est l'essence de leur poésie, de toute poésie. Car toute poésie est symbole.

Je m'en voudrais de m'attarder plus que de raison sur la révolution symboliste. Cependant il est nécessaire pour mon propos de mettre l'accent sur la valeur haute d'une forme d'art qui restitue ses droits à ce « réveil de l'âme », comme l'a noté si justement Maeterlinck lui-même, de l'âme trop longtemps étouffée sous l'oreiller pesant du positivisme parnassien. Nous voici en pleine restauration métaphysique. La nature reprend son vrai langage, qui est mystérieux, tout en correspondances subtiles. Car il n'y a pas seulement les arbres de la forêt, le poudroieriment irisé de la fontaine, les colorations des nuages. Il y a la Dame blanche, la nymphe des eaux, les anges aux balcons du ciel. Que l'effort des symbolistes n'ait pas toujours été couronné, en France, de succès, cela est ici hors de discussion, et cela tient peut-être à ces qualités de logiciens-constructeurs des compatriotes de Descartes. Il n'en reste pas moins vrai qu'au témoignage de Taine lui-même, le plus logicien de tous et le plus constructeur, l'âme des choses existe et frissonne : *Sunt animae rerum...*

Or — et je défends ici ma conviction totale — nuls esprits ne se trouvent mieux préparés que les Belges à réaliser, à la limite du connu et de l'inconnaissable, aux frontières du fini et du flou, de la réalité et du rêve, cette transcription poétique, « qui tient de la musique et tient de la plastique », pour reprendre l'expression de Verlaine.

Un fait, disent communément les Anglais, est plus respectable qu'un lord-maire. Un fait géographique s'impose à nous avec la brutalité d'un chiffre sur l'échelle des latitudes : nous sommes une terre de transition. Nous sommes ce que Camille Jullian a appelé quelque part un « phénomène d'angle », c'est-à-dire qu'entre la Gaule et la Germanie, entre la France et l'Allemagne, la Belgique occupe une situation naturelle qui va déterminer toute son histoire — et sa littérature aussi. Les peuples ont leur destin. Tel est le nôtre. Peuple de méfis, de « middelmates »! L'expression est horrible. Elle est née chez nous. Il n'y a pas de quoi s'indigner. Milieu, moyen ne signifie pas nécessairement médiocre. Je le répète, nulle nation n'était qualifiée comme la nôtre pour donner au symbolisme sa forme définitive, si tant est que le symbolisme s'accorde du définitif. Car, du moment que le symbole naît d'une transposition du réel, encore faut-il qu'il cherche dans le réel le choc premier, la matière sensible. La forme secrète vient après.

Les gens du Midi, accoutumés aux arêtes vives, aux contours précis, à cette tradition d'*arte schietta* qui triomphe mieux qu'ailleurs dans la lumière de Florence, — et elle avait triomphé au

Parthénon, et elle continue de triompher par les jardins d'Andalousie et les pinèdes de Languedoc, — n'iront jamais au delà d'une certaine plastique. Pour les gens du Nord, noyés de brouillards, perdus dans l'ombre vague et le flou, la forme sensible se dissoudra au profit du fantôme, la lune sera mangée par son halo. Il nous appartenait de faire, comme on dit, le pont. Nous n'y avons pas manqué. Ils n'y ont pas manqué, Verhaeren, Maeterlinck, Flamands de naissance et de tempérament germanique, de langue et de civilisation françaises, médiateurs propices entre le Sud et le Septentrion. J'imagine quel doit être aujourd'hui, aux rives de la Méditerranée latine, près des chênes verts, des rochers d'ocre vive, devant tous ces focs qui « picorent » pour faire plaisir aux admirateurs de M. Valéry, le songe de celui qui a dit dans *Serres chaudes* et les *Douze chansons* la réalité émouvante des allusions. N'est-ce pas autre chose qu'une coïncidence, d'ailleurs, que les attaches « géographiques » des fondateurs du symbolisme? Verlaine et ses ancêtres luxembourgeois; Rimbaud, de Charleville, sur notre frontière, de Charleville d'où partira, telle une presque-île « démarée », le bateau ivre; Gustave Kahn, né à Bruxelles... Et il faudrait citer, à côté de Maeterlinck et de Verhaeren, Albert Mockel, de Liège.

Nous concluons donc volontiers : ou notre littérature sera symboliste, ou elle ne sera pas. Ou plutôt : c'est dans le symbolisme que la littérature belge, d'expression française et d'expression flamande, trouvera sa voie — et une échappatoire, la voie qui lui permettra d'échapper à la tyrannie du barbouillis, aux lisières d'un régionalisme de clocher.

\* \* \*

Précisément, la jeune littérature flamande, la génération de 1933, délaissant ce que nous pourrions appeler la kermesse au village, la transposition breughélienne et artificiellement naïve du *Pallier*, semble élargir son horizon.

Ce serait ici le lieu d'évoquer la pure figure de Gezelle. Tout n'est pas de la même veine dans cette poésie qui a le tort de confondre quelquefois puérilité et ingénuité. Le « bon curé » est un type assez conventionnel, dans la littérature comme dans la vie. Pour jouer les saint François, il faudrait vivre au temps où les oiseaux parlaient — et peut-être même les poissons. Mais si le symbolisme établit ce contact mystérieux qui met le poète en communication avec l'âme des choses, Guido Gezelle a le droit de prendre rang parmi les meilleurs d'entre ceux dont le secret consiste à guetter, aux écoutes : « Lorsque l'âme est aux écoutes, toutes les choses vivantes se mettent à parler, le plus léger murmure a son langage à lui »... Ainsi chantait Gezelle dans une sorte d'état de grâce, qui est bien ce que Fernand Severin traduisait par le « don d'enfance », et qui est bien aux antipodes de Breughel.

Mais le véritable chef d'école de cette jeune littérature flamande qui fait sous nos yeux son effort de libération, c'est Auguste Vermeylen. Non seulement il apparaît comme le théoricien de *Van Nu en Straks*, autre révolution qui, à quelque dix années de distance, renouvelait le mouvement de la Jeune Belgique, mais il a donné, dans son *Wandelende Jood* (« le Juif errant ») l'œuvre hautement symbolique et profondément humaine d'un littérateur qui vise à l'universel.

La légende d'Ahasvérus, comme la légende de Faust, est de celles qui traduisent avec le plus d'intensité, avec les plus lointaines résonances, l'angoisse de la vie. La vie est un problème. Il n'y a qu'une solution. Mais tant de fausses routes, d'espoirs insensés, de promesses vaines! Pour dépeindre les mille visages de l'erreur, le poète ne sera pas embarrasé. A côté du *Second Faust*, le Faust de la taverne, du jardin, du cachot est comme notre frère en détresse. Vermeylen n'a peut-être pas proposé à l'éternel vagabond le repos sûr. Il reste qu'il s'est attaqué à un sujet dont les proportions titanesques humilient jusqu'au ridicule les trognes violacées des Lamme Goedzaks, les princesses pantagruéliques de tous ces ripailleurs, érucants, malonnants, malotrus. Que manque-t-il au *Juif errant* de Vermeylen pour atteindre à la perfection des grands classiques? Il lui manque sans doute un peu d'air. La préoccupation didactique n'est pas absente d'un ouvrage qui tient aussi du paradigme. C'est la rançon des chefs d'école : il faut écrire le « livre du maître », avec des « modèles ».

A cet égard, Karel van de Woestyne est un tempérament poétique autrement sensible. Il convenait de l'évoquer, à côté de Vermeylen, sorte d'esthète désabusé, plein du désir de l'évasion, raffiné et subtil, morbide et las, pour rendre à *Van Nu en Straks*

son vrai visage, et qui ne diffère pas tellement du visage indécis du symbolisme pur.

Pour ceux qui seraient tentés de rattacher ce mouvement au mouvement de rénovation qui entraîne aussi vers cette date la littérature néerlandaise, à telles enseignes que les Vermeylen, les van de Woestyne, les van Langendonck, les Teirlinck feraient figure d'épigones, de suiveurs et non pas de « suivis », nous ne pouvons que les renvoyer aux déclarations sans ambages du chef de l'école lui-même. Or il nous donne l'assurance formelle que *Van Nu en Straks* fut une manifestation belge, postérieure mais parallèle à la Jeune Belgique, et qui rayonna de Bruxelles capitale.

Il est temps de dire quelque chose de ces littérateurs que Charles Morice eût dits « de tout à l'heure ». Le premier nom qu'il faut citer est celui de van Ostayen. van Ostayen est un poète, le poète de la ville. Une originalité dans cette littérature de culs terreux. Il y avait bien Teirlinck. Mais les citadins de Teirlinck sont avant tout des marionnettes intelligentes, des pupazzi qui jouent, pour le divertissement du philosophe en chambre et qui tire les ficelles, une comédie maniérée. van Ostayen est à la fois moins cérébral, moins « artiste » et plus vrai. Dans son premier recueil, intitulé *Music-Hall*, — et ce titre même a quelque chose d'insolite parmi ceux-là qui ne connaissent de la rumeur du troupeau assemblé que les hurlements des sirènes et les jurons des dockers, dans les ports, — le poète traduit à merveille l'anéantissement de l'individu dans la masse, dans la masse qui est mouvement, mouvement mécanisé et que rythme l'orchestration de la salle de danse.

*N'existe plus l'âme de tel ou tel,  
Non plus l'âme de telle femme  
Ou de telle, qui trompa son mari.  
Dans le music-hall rien qu'un seul cœur  
Et une âme — cœur battant,  
Ame vivante — et chaque être humain est un autre être humain,  
Et tous les autres sont à nouveau ce seul être humain.*

Ainsi l'unanimité d'un Jules Romains avait rêvé de noyer les infiniment petits, les mornes « unités » que nous sommes, dans une mer où Dieu ne reconnaîtrait pas les siens. Van Ostayen († 1928) est mort trop jeune. Eût-il tenu les promesses d'un tempérament puissamment original, la jeune école poétique, née au lendemain même de la guerre, aurait salué en lui son chef de file.

A l'heure actuelle, le poète le plus intéressant est sans contredit Marnix Gijzen. Son lyrisme, de nature cérébrale, s'apparente à celui de certains poètes wallons du type de Robert Vivier. C'est encore une forme de symbolisme, un symbolisme assez particulier, qui s'empare des menus détails, des anecdotes de l'aventure quotidienne, pour les grandir, les déformer. On dirait d'un jeu d'ombres monstrueuses, sur le mur. Un poème comme celui-ci : *Avec mon oncle dans la salle des coffres-forts d'une banque*, est très significatif :

*Sa maigre main  
Me donna les valeurs. Je les comptai.  
Il dit alors — romantique : « Je mourrai bientôt ».  
Il détacha les coupons. Je les classai.  
Il y eut une tristesse que je ne puis dire.  
Des idées pendaient comme des drapeaux dans la pluie...*

Dans son œuvre liminaire, une *Litanie de louanges à saint François*, Gijzen manifestait, en même temps qu'une tendance nostalgique vers un renouvellement de la matière poétique, sa foi dans les destins d'une humanité meilleure. Il faut rattacher cette poésie humanitaire, et toute fleurie de symboles à son tour, à ces ferveurs évangéliques qui entrainèrent du côté de Rabin-dranath Tagore la génération du feu.

Wies Moens, le principal interprète du pacifisme en vers, s'est efforcé, sans beaucoup de succès, de joindre à un certain messianisme le modernisme de la grande ville :

*Et les trams  
Sont comme des Rachels errantes  
Qui sanglotent par toutes les rues...*  
(Le Voyage.)

Il y a, chez Wies Moens, un besoin assez puéil d'épater le bourgeois. Ses images, volontiers agressives, — il dira de la balle meurtrière qu'elle pénètre dans les poumons, « cynique et brutale comme un propriétaire ivre », — feraient parfois ciller le Paul

Morand des *Lampes à arc*. Ce n'est déjà plus du symbole. Le gongorisme n'est pas loin. Qui ne meurt pas.

Remarque digne d'attention, cette efflorescence poétique des lendemains de guerre, et qui révolutionna, dans un sens plus moderne encore que symbolique, non seulement la matière poétique, mais aussi les formes traditionnelles, cette efflorescence fut brève. Le tout dernier mot de la littérature flamande a été dit par des prateurs. Et si Roelants, Walschap, Zielens, De Pilcyn n'ont pas encore atteint la renommée d'un Timmermans (Roelants et Walschap sont traduits en allemand, d'ailleurs), ils n'en représentent pas moins la tendance multiforme — et qui finira bien par triompher — d'une littérature qui en a assez d'être considérée comme un objet de curiosité, un « souvenir de Bruges ». Le plus dynamique, le plus impétueux est sans doute ce Gérard Walschap dont les contes, en dépit d'un bavardage assez fatigant, offrent sur ceux d'Ernest Claes la supériorité de l'histoire sur l'anecdote. Roelants serait moins typique, avec des investigations dans la psychologie bourgeoise qui rappellent le roman français, roman de mœurs et de caractère dans la pure tradition du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'y a guère que la langue qui le sépare d'un Henry Davignon. Zielens ferait plutôt songer à Jean Tousseul, qui a comme lui des préoccupations prolétariennes. Mais le *Blauwbaart* (Barbe-Bleue) de De Pilcyn m'intéresse davantage. Depuis le Juif errant, c'était la première fois qu'un romancier flamand reprenait un de ces thèmes généraux où derrière l'aventure d'un seul transparait la leçon pour tous.

A persévérer dans cette voie, la jeune littérature flamande a, comme on dit, de l'avenir. Elle a surtout de l'avenir. Et si nous lui accordons volontiers le bénéfice de nos vœux, nous ne pouvons oublier cependant que la qualité même de l'instrument est, en matière de prose ou de poésie d'art, un facteur décisif. Le flamand n'a pas cette longue tradition qui, de Ronsard à Verlaine, de Montaigne à Maurras, a si patiemment assoupli la langue française que la voici rompue à toutes les exigences du métier et de l'inspiration. Pas plus qu'un homme ne vaut un homme, une langue, en tant que truchement, ne vaut une langue. Si Timmermans, à l'étranger, est encore roi, ne devrait-il pas sa couronne, tout autant qu'au joyeux Pallieter, à la langue folklorique, savoureuse, régionale qu'il fait parler à son héros? En d'autres termes, avant d'échapper aux cadres étroits d'une littérature champêtre, les Flamands n'ont-ils pas besoin de fourbir leur outil d'écrivains? Je pose la question sans oser y répondre. Vermeylen est un professeur, et son *Wandelende Jood* a quelque chose de « theoretisch », jusque dans l'expression.

Je crois avoir montré cependant que le breughélisme littéraire, en Flandre, a fait son temps. Il y a aussi les Van Eyck, l'*Agneau mystique*. Le symbolisme, qui est la route royale des lettres belges, garde toute la séduction d'un idéal.

Si j'ai cru devoir insister sur les lettres flamandes, leur réserver le premier volet de ce diptyque sans prétentions, c'est qu'une explosion de flamingantisme littéraire — et je prie chacun de donner à cette expression son sens littéral, « apolitique » et généreux — suscite, au nord du pays, la foi et des œuvres. Il serait impardonnable de passer sous silence les initiatives heureuses du « Vlaamsche Volkstoneel ». Dans cette Flandre traditionaliste et religieuse, où les Chambres de Rhétorique avaient maintenu le goût des mystères et des drames bibliques, c'est une survivance jolie que cette entreprise de théâtre d'art itinérant. Pour qui sait la pauvreté du répertoire où s'alimentent nos directeurs de patronages et le régisseur sans éducation du cercle paroissial, il y a là comme un miracle. L'*Annonce faite à Marie* est jouée en flamand devant les paysans, les simples, les pauvres du Bon Dieu! Henri Ghéon fait représenter et applaudir des mystères originaux, en première version. De ce miracle d'art et de goût le symbolisme ne nous donnerait-il pas encore une fois la clé d'or? Pierre Lasserre, ce Béarnais qui connaissait si bien l'Allemagne, traitait Paul Claudel de Germain. Et je crois qu'il protestait ainsi contre une forme de lyrisme dramatique qui s'apparente bien plus à Shakespeare qu'à Eschyle. Pour lui, né devant la chaîne des Pyrénées où chaque sommet a ses crêtes vives, son franc visage, il répugnait d'instinct à ce dialogue fait d'abstractions mystiques et dont la suggestion ne parlait pas à son cerveau latin. En vérité, « l'Annonce faite à Marie » au pays de Flandre est aussi un signe.

J'oserais à peine instituer un parallèle avec notre théâtre wallon. Les marionnettes liégeoises ont conservé leur répertoire savoureux, leur public. Le théâtre patoisant d'aujourd'hui ne dépasse guère le niveau de la farce. L'illusion, le mirage folklorique joue tout le

jeu. A qui gagne perd. L'observation réaliste, malicieuse d'ailleurs, des menus détails de la vie de tous les jours ne suffit pas pour nourrir les trois actes. On ne fait pas une comédie avec une dispute de commères, dans la cuisine. Je me suis laissé dire que votre théâtre populaire et le théâtre populaire d'Autriche faisaient la part belle à la présentation de « types » : le curé de village, le juge, l'instituteur. Le Wallon, qui ne manque pas d'humour, pourrait chercher dans cette direction les premiers éléments d'une rénovation.

\* \* \*

Et nous voici amené à parler des lettres belges d'expression française. Nous nous attarderons moins longtemps. Viande creuse? nous dira-t-on. Pourquoi pas? Une littérature qui a donné un Verhaeren — et Maurice Maeterlinck n'est pas mort! — aurait le droit de sommeiller sur des lauriers toujours verts.

L'influence française sur nos littérateurs qui s'expriment en français ne doit pas être sous-estimée. Il serait ridicule, de notre part, de nier, en plein midi, le soleil de Paris. De Coster lui-même, nous l'avons dit, est redevable à Rabelais, aux romantiques, à Balzac, d'une bonne partie de son inspiration et de ses procédés. D'ailleurs, l'attraction de Paris est si puissante, en vérité, que nombre d'écrivains belges se sont « déracinés » pour tenter leur chance dans la capitale de l'édition. Maeterlinck ne vit plus chez nous. Était-il Belge encore, ce pauvre André Baillon dont nous aimons la sincérité à la Charles-Louis Philippe? t' Serstevens ne l'est plus. Et c'est dommage. Il y a, dans *Presbion ou de la Vieillesse*, — un supplément à tel chapitre du troisième livre de Montaigne, — quelques-unes des pages les plus fortes qu'il m'ait été donné de lire depuis la guerre. Nous négligerons donc ces transfuges. Et Dumont-Wilden itou, qui a fait un *Prince de Ligne* aussi charmant que le plus charmant des princes. Et nous ne rappellerons que pour mémoire les succès boulevardiers d'un Kistemaekers et d'un Francis de Croisset. Tant il est vrai que l'esprit, un certain genre d'esprit, est aussi affaire de latitude. M. Van Zype, s'il allait à Paris, son théâtre serait moins ennuyeux.

Chez beaucoup de nos écrivains, l'influence française est la loi. Le tempérament national n'a pas abdiqué tout entier cependant. Un roman de Georges Virrès n'est pas un roman de Henri Pourrat, pas plus d'ailleurs qu'un roman de Henri Pourrat n'est un roman de Louis Pergaud. Henry Davignon s'est mis à l'école des analystes. Mais un nationalisme très conscient, et qui sent parfois la doctrine, lui fait répartir ses sujets du *Vieux Bon Dieu de Tancrément* au *Pénitent de Furnes*. C'est comme un jeu de bascule patriotique où excelle aussi Pierre Nothomb, vigoureux écrivain.

Coloristes et folkloristes : nous avons encore nos imagiers enlumineurs. A ce propos, il me souvient d'une remarque très pertinente que faisait un jour M. Georges Doutrepont. Expliquer notre « colorisme » national par une espèce d'atavisme, rendre raison des littérateurs par les bons vieux peintres de chez nous, n'est-ce pas une explication un peu simpliste et artificielle? « Tient-elle compte de tout? Notre critique n'oublie-t-elle pas un peu trop... l'influence moins lointaine, mais non moins certaine, des Français du XIX<sup>e</sup> siècle, qui furent des Romantiques, des Réalistes, des Parnassiens, savoir des coloristes? » Nous retournerions ainsi du côté du sud, vers Paris.

Quoi qu'il en soit, et pour reprendre notre thèse, c'est encore dans le symbolisme que nos écrivains belges de langue française nous paraissent avoir donné — et qu'ils continuent de donner — leur pleine mesure.

Il y avait du symbolisme chez De Coster. M. Hanse s'est un peu trop hâté, à notre goût personnel, d'écarter l'action allégorique basée sur l'énigme des Sept. Peut-être ne sont-elles pas très sûres ces conceptions philosophiques d'un Belge moyen qu'il sacrifie volontiers, en 1867, au bon sens? Mais l'élément surnaturel et mystérieux est de l'essence même de la *Légende*, laquelle n'est, en somme, qu'une immense allégorie. *Et les follets dirent : Le feu, c'est nous, la revanche des vieilles larmes, des douleurs du populaire : la revanche des seigneurs, chassant au gibier humain sur leurs terres; la revanche des batailles inutiles, du sang versé dans les prisons, des hommes brûlés, des femmes, des filles enterrées vivas; la revanche du passé enchaîné et saignant*. Gæthe n'avait pas poussé si loin la philosophie d'Egmont.

Il y avait du symbolisme chez Octave Pirmez, l'autre précurseur, le précurseur wallon. M. Paul Champagne, le plus nuancé des exégètes, a même pu parler d'une esthétique symboliste avant la lettre. « On ne doit jamais être trop explicite dans les choses de

l'âme, lisons-nous dans les *Heures de Philosophie* : il faut les faire sentir plutôt que les définir, laissant toujours un coin obscur par lequel l'esprit du lecteur puisse pénétrer au monde invisible ». Maeterlinck ne parlera pas autrement des hésitations du poète devant les paysages d'âme aux sentiers inconnus, aux parfums étranges, aux horizons qui fuient et s'estompent et s'effacent...

L'histoire littéraire est comme un décapage. Deux autres écrivains survivent — et leur gloire ne fera que grandir — de la génération qui nous a précédés : Charles Van Lerberghe, Fernand Severin. Deux poètes, et dont l'un, Van Lerberghe, a touché au théâtre. Le parallélisme avec Maeterlinck et Verhaeren est frappant. Or ces deux poètes ont le symbole dans les moelles.

Certes, Van Lerberghe est Gantois. Mais la *Chanson d'Eve* est née dans nos Ardennes, devant la Semois, à la Ramonette, chez nous. Tout est symbole dans cette aventure du premier péché où le Désir prend la forme de l'oiseau pour entraîner l'Ève éternelle vers un paradis poétique aux fruits d'or. Et tout était symbole dans les *Entrevues*. Et tout était symbole dans ce drame bref des *Flairteurs*, à propos duquel Maurice Maeterlinck a pu dire : « Je ne crois pas qu'un poète ait jamais plus souverainement obligé le monde extérieur à exprimer une idée qu'on n'y avait pas vue. »

Quant à Fernand Severin, l'ami très cher de Van Lerberghe, on lui a peut-être fait à tort une réputation de classique. Qui dit classique dit défini. Le défini est aussi une rançon. Il n'est que de relire le *Don d'Enfance*, et surtout ces poèmes d'une fluidité exquise réunis sous le titre *La source au fond des bois*, pour replacer dans sa lignée celui qui sut prêter au manteau d'Isis une forme aérienne, impalpable...

*Des mots ne diront pas ce que l'âme veut dire.*

Mais ne serait-ce pas être injuste envers la mémoire de Louis Boumal que de ne point l'admettre en la société de ses deux grands aînés? Symboliste à son tour ce Liégeois, mort de la grippe à Bruges au lendemain de la guerre, et qui osa, dans la *Repentance Tristan*, ressusciter, aux ruisseaux de nos prés wallons, le héros du mythe éternel, l'amant qui n'a jamais fini d'enchanter son Iseut.

Un Noël Ruet, un Robert Vivier ne sont aujourd'hui que d'assez pâles épigones des Van Lerberghe, des Severin, des Boumal. Vivier a pourtant le sens du symbole. Nous lui reprocherions de s'attacher trop exclusivement à ce que tout symbole comporte de cérébral. Sa poésie en garde quelque chose de tendu dont s'accorde mal l'état de grâce.

S'il nous fallait faire un choix parmi les écrivains de langue française qui nous paraissent aujourd'hui les plus dignes d'intérêt, nous citerions Van Offel, Franz Hellens, Jean Toussoul. Robert Poulet.

Van Offel est un réaliste, dit-on. Je n'en suis pas tellement sûr. De même que son concitoyen Georges Lekhouđ, qui, dans *Esqal Vigor*, par exemple, présente à son lecteur un roman mi-parti où la réalité est sans cesse dépassée par le rêve, Van Offel témoigne, dans presque tous ses livres — des livres écrits trop vite, d'ailleurs — d'une aptitude à l'évocation qui me paraît plus caractéristique que le sens très réel de l'intrigue.

Pour Franz Hellens, poète et prosateur, il vient de prouver encore, dans son tout dernier récit (*Au Repos de la Santé*), comment d'un point de départ exclusivement réaliste le conteur belge glisse, par une pente naturelle, vers le fantastique. A dire vrai, cette propension à l'hallucination, Franz Hellens, avec une sorte de forfanterie qui a pu passer pour du parti pris, la cultive plus amoureusement que tous les autres. Affaire de tempérament. Ici encore, l'esthétique symboliste est à la base d'un expressionnisme qu'un de nos jeunes critiques d'art, M. Paul Fierens, rapprocherait volontiers des tendances actuelles de la peinture flamande.

Jean Toussoul est surtout l'auteur du *Village gris*. Le titre du roman dit bien ce qu'il veut dire. Il faut regretter peut-être que des préoccupations sociales orientent ce prolétaire vers l'humanitarisme. La littérature flamande appelait, on s'en souvient, des réserves du même ordre.

*Handji* de Robert Poulet, est le type même du roman symboliste. Une femme, une femme pour laquelle on se bat, on trahit, pour laquelle on meurt, est créée par l'imagination de deux hommes et leur désir. La critique française a parlé d'un frisson nouveau...

\* \* \*

Nous nous apercevons, au moment de terminer, que nous avons bel et bien défendu une thèse. Elle s'est imposée à nous, lentement, et comme par la force des choses. Le parti pris n'y est pour rien. Nous partions d'une thèse différente. A dissiper une erreur, il arrive qu'on découvre la vérité.

L'erreur consiste à prendre — ainsi disent les philosophes — pour l'essence l'accident. L'accident, c'est la couleur, c'est le badigeon. C'est, en matière de folklore, une naïveté d'imagiers. Pour avoir sacrifié à la joie un peu puéride de multiplier les taches voyantes, pour avoir récuré ces faux bijoux d'un sou que sont les mots truculents et rares, nos littérateurs continuent de passer pour d'indécrottables barbouilleurs. D'autre part, le goût du régionalisme — qui ne nous est point particulier, d'ailleurs (on pourrait faire, on l'a fait, une « géographie » de la France vue par ses provinciaux de Bretagne, du Jura, d'Artois et de Navarre) — semblait nous interdire les grandes avenues, la route royale. On nous indiquait quelques sentiers, en cul-de-sac. De là à nier la réalité d'une littérature nationale, il n'y avait qu'un pas.

Il m'a plu de réagir. Pour trouver à nos écrivains d'expression française et d'expression flamande un fonds commun, leur fief, leur « lieu », il m'a suffi d'évoquer la continuité d'une tradition symboliste. De Charles De Coster à Franz Hellens, de Guido Gezelle au « Vlaamsche Volkstoneel », la littérature belge a son visage à nul autre pareil. Qui lui a été modelé par son climat. Comme nos plaines de Flandre et nos coteaux wallons. Nous sommes un « limes », une marche. A la limite du monde latin où le réel est roi, et du monde germanique où l'on est davantage attentif au mystère. Il faut se défier des formules qui expliquent tout. Les œuvres de l'esprit ne sont pas des productions naturelles. Taine a dépassé la mesure quand il assimilait la genèse d'un chef-d'œuvre à la culture du tabac. Mais le Soleil et l'Ombre sont deux grands maîtres. Dans l'ouvrage pénétrant qu'il vient de consacrer à la littérature enfantine, M. Paul Hazard n'explique pas autrement la royauté magique d'Andersen.

Il reste que le bilinguisme crée, en Belgique, une situation de fait dont il faut tenir compte. Et pourtant, qu'il écrive en flamand ou en français, l'écrivain belge se distingue du Hollandais ou du Parisien. C'est qu'il y a un germanisme latin et une latinité germanique. Pour mieux faire saisir ma pensée, je procéderaï volontiers par comparaison. Vous avez eu, ces dernières années, en Autriche, deux grands romanciers de langue allemande : Arthur Schnitzler, Hugo de Hofmannsthal. Schnitzler, le goût français; Hofmannsthal, la sensibilité germanique. Mais nous avons bien affaire à deux Viennois.

Je n'entends pas ramener à l'unité les tendances de notre littérature actuelle. Qui prouve trop ne prouve rien. La beauté est dans les nuances. Sur notre petit coin de sol nous en avons beaucoup. Nous n'en sommes pas peu fiers. L'heure n'est pas aux génies. Je n'ai révélé personne. C'est aux artistes eux-mêmes qu'il appartient de se révéler. Dussions-nous attendre longtemps encore un nouveau Verhaeren, le passé répond de l'avenir. Nous cultivons aussi la patience. Et notre symbole le plus cher est sans doute celui du vieux passeur d'eau, qui garde quand même

*...pour Dieu sait quand,  
Cè roseau vert entre ses dents.*

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

Deux de nos collaborateurs publient cette semaine :

1<sup>o</sup> FERNAND DESONAY : « Fascisme anno X ».

2<sup>o</sup> CHARLES d'YDEWALLE : « Le Midi rouge ».

Chaque volume : 10 francs, aux Editions Rex, à Louvain

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

## Des héros, des hommes

Au théâtre, et s'il veut tirer du spectacle tout le plaisir qu'on en peut prendre, un homme, même cultivé, n'exercera après effort approprié que sa sensibilité. Pour la joie intellectuelle, une lecture de la pièce, dans la solitude, alors qu'on est pleinement soi, est préférable à la représentation; alors, on juge; mêlé au public on éprouve, on est dans la vie. Assis coude à coude avec d'autres êtres, relié physiquement à eux par l'atmosphère et les lumières qui baignent les corps, en attente d'impressions pareilles, le spectateur se sent devenir une cellule nerveuse d'un vaste corps aux organes indéfinis, il participe à des perceptions collectives, il consent qu'une sorte de moyenne des sentiments s'établisse entre la scène active et la salle réceptive.

Dans le théâtre moderne, rien ne gêne l'identification de la foule — ou de l'unité qui est, en même temps, sa partie et son total — avec les personnages qu'elle voit se mouvoir en face d'elle. Les événements se pressent, s'accablent, se précipitent; ils sont comiques ou douloureux, ou tragiques, ils secouent les individus, ils les écrasent au besoin: ils ne modifient pas les caractères. Ceux-ci n'ont guère de possibilités cachées, ils demeurent non seulement stables mais imperturbables; les pires aventures ne touchent pas à leur forme habituelle parce que les luttes sont, à peu près toujours, contre l'extérieur. Connaissant les caractères des héros par l'action qui se déroule, le spectateur les connaît une fois pour toutes et il les apprécie par rapport à la seule mesure fixe qu'il possède: lui-même. Ils lui ressemblent invariablement par quelques côtés, pour la raison que tous les hommes se ressemblent.

Dès qu'il s'agit de tragédie, surtout de la tragédie cornélienne, le contact se rompt entre le spectateur et les héros. L'homme de la salle ne reconnaît pas ses frères. Ils lui paraissent étrangers, types d'une humanité plus grande qu'on situerait volontiers en une planète plus parfaite, et que nous situons dans le passé — un passé vague — parce que, ayant cessé d'apercevoir ses petites gens et ses tares, l'imagination unifie l'antérieur, le ramasse dans quelques hauts souvenirs d'histoire et d'art. En présence des héros de Corneille, nous oublions que l'âme est une constante, que seules, selon les courants moraux qui entraînent les époques, varient les apparences qui l'extériorisent. Pourtant, si distants qu'ils apparaissent, le spectateur les sent réels puisqu'ils l'émeuvent et il s'inquiète d'être impuissant à découvrir par où ces surhumains sont encore ses semblables.

M. Jean Calvet, dans un livre profond, *Polyeucte* (1), met une grande clarté sur cette question que se posent, plus ou moins consciemment, les spectateurs des pièces de Corneille. « La tragédie de Corneille n'est pas autre chose qu'une crise d'exaltation. C'est la cause qui nous rend si lointains, presque inaccessibles, ses héros: ils occupent pour un temps une zone où l'existence quotidienne ne nous conduit jamais; ils vivent des heures exceptionnelles durant lesquelles intervient une puissance mystérieuse de l'homme, habituellement en sommeil, qui ne se dévoile que dans un état second, l'état d'exaltation.

Qu'est-ce que l'exaltation? Un sursaut de l'homme au-dessus de soi, un instant où se fait le dédoublement des deux natures,

où l'âme commande seule et à l'encontre des instincts. Elle est le point extrême où se sublime le goût du risque, lequel représente déjà, dans ses manifestations les moins élevées, un défi porté aux lâchetés de la chair. L'exaltation, pour n'être point un bond dans le vide et pour prendre valeur spirituelle ou morale, doit être, par ceux qu'elle visite, accueillie, comprise, dirigée.

L'exégèse subtile et forte qu'a construite M. J. Calvet de *Polyeucte* montre comment les protagonistes font servir l'exaltation à des fins que la raison aurait pu ordonner. Dans la tragédie antique, l'homme est manœuvré par des forces opérant du dehors; plus qu'il n'agit, il réagit aux coups du fatum; les tragiques français ont rendu sa fonction à la volonté, parce qu'imprégnés, sous leur discipline classique, de pensée chrétienne, ils savaient que la créature est libre. Corneille seul a confié à ses héros de créer eux-mêmes leur « cas » tragique. La tragédie entre dans leur vie par l'assentiment de leur raison. Leur exaltation n'est jamais déséquilibrée, mais bien extension de leurs facultés; le moyen tragique ne constitue pas pour eux le geste violent qui délire, il est à leurs yeux la seule manière logique de dénouer une situation, dont leur esprit a instantanément simplifié les aspects. « Une volonté pleinement consciente, qui s'appuie sur des raisons claires, voilà le héros de Corneille à l'heure même de son exaltation dramatique. »

Après une rapide évocation des personnages cornéliens qui ont placé sous le signe de la raison tantôt l'exercice d'une vertu, comme Auguste, tantôt une action qui pourrait être qualifiée crime, comme Horace, M. Jean Calvet appelle devant lui Pauline, Polyeucte, Sévère, Félix, et par ce qu'ils disent et par ce qu'ils font, il pénètre leur personnalité, il la décrit avec la même netteté qu'un physiologiste décrirait le jeu de leurs organes. Pauline et Polyeucte, natures opposées: l'une, Romaine, pondérée, accoutumée à mettre en ordre ses sentiments avec la même rigueur que sa ville mettait en ordre le monde; l'autre, Oriental, soumis à ses impulsions, cependant capable de les servir par des détours réfléchis; tous deux, des êtres d'élite que leur propension offre aux difficiles devoirs et mènera sans peine au sacrifice.

L'exaltation de Polyeucte, après le baptême, faite, dans sa part humaine, de l'enthousiasme que tous nous concevons pour une condition nouvelle nous apportant un accroissement du moi, dans sa part divine, de la grâce baptismale qui tombe sur une âme déjà tumultueuse et la met en fermentation — cette exaltation qui le pousse au martyre, n'est pas un mouvement de pure passion; elle ne lui masque pas les mobiles « pratiques » qui appuient son désir de la mort. Il mourra pour l'amour de son Dieu mort, oui; mais aussi parce que sa raison lui expose qu'il a intérêt — intérêt spirituel, intérêt quand même — à une mort prompte par le martyre. Il renonce à une vie qui, dans quelques brèves années, finirait; il sacrifie le présent à un futur infini. De ces réflexions, il « fait état il est vrai pour discuter avec des païens, qui comprendraient mal les exigences de l'amour divin », toutefois il les a envisagées sincèrement vis-à-vis de lui-même, pour cette cause qu'il est Oriental, qu'il est Arménien et que l'héroïsme de sa race ne saurait être gratuit: pour son effort de souffrir et de mourir, Dieu lui donnera un bashchich ineffable; ce qui ne signifie pas du tout qu'il n'ait point un immense amour pour le Seigneur qu'il sert et qui le récompensera. Le grand élan qui jette Polyeucte au-devant du bourreau procède dans l'ordre surnaturel comme la volonté de conquête au plan terrestre; la raison lui a représenté les avantages qu'il avait à mourir, il n'entend pas y renoncer et sa volonté, tendue jusqu'à la violence, fonce contre qui tente de contrecarrer son dessein, contre Félix, son beau-père, contre Pauline, sa femme qu'il aime. Prince et guerrier, il ne s'y serait pas pris d'autre façon pour conquérir

(1) *Polyeucte*, de Corneille, par M. J. CALVET, professeur à l'Université catholique de Paris (Paris, Mellottée).

un territoire; il y aurait projeté son vouloir, répété dans les muscledes de ses soldats.

Pauline, c'est la lucidité et la mesure latines. Sa jeune vie est toute réglée par une intention de bonne tenue morale. Un autre élément y entre, qui relève de la psychologie générale et qu'ainsi les anciens connurent, mais que, dans sa forme la plus entière, M. J. Calvet déclare appartenir surtout au XVII<sup>e</sup> siècle : ce mélange à doses égales d'amour-propre et de respect humain, en faveur de quoi les contemporains de Corneille détournaient le nom de « gloire ». Tout cela fait une femme très raisonnable et qui restera telle quand l'exaltation s'emparera d'elle. Exaltée d'amour, avant la mort de Polyeucte, ses supplications n'ont rien d'affolé ou d'incohérent; elle plaide, elle dit ce qu'il faudrait dire à un païen et qui aurait chance de le convaincre. Exaltée par la grâce après la mort de son mari, pas plus que lui elle ne perd de vue que le martyre est un moyen. Pour rejoindre Polyeucte, il n'y a pas d'autre voie et, puisqu'elle est chrétienne, c'est aussi la voie triomphale par où elle ira tout de suite au Dieu qui vient de se révéler à elle. L'exaltation de ses héros, Corneille a tenu à ce qu'elle ne soit jamais détachée du libre exercice de l'intelligence, et peut-être cet équilibre subsistant dans un état d'exception est-il le principe de l'impression de « surhumanité » que nous sentons devant ces humains?

\* \* \*

Dans les formes rigides des tragédies classiques, la personnalité de l'auteur reste-t-elle aussi absente qu'on a coutume d'imaginer? Non, dès que la personnalité est assez forte pour s'imposer et qu'on y regarde de près. La lumière que M. J. Calvet projette et qui fouille jusqu'aux fonds extrêmes de leur âme les personnages de la tragédie éclaire par contiguïté la personne de Corneille.

Corneille n'est pas complexe. Sa pensée, son art sont, comme sa vie, organisés par deux qualités — sa substance même : il est chrétien et il est Normand. Sa foi et sa race font de lui un bloc robuste, aux surfaces unies, sans ressauts, sans cassures où des ombres se tassent, et qu'il n'aurait pas eu l'idée, non plus sans doute que la possibilité, de retoucher. Tel il apparaît par transparence au travers de l'admirable livre de M. J. Calvet.

L'exaltation de Polyeucte est de source surnaturelle; la grâce du baptême agit en lui dans le sens de son tempérament ardent; cependant elle le provoque à des gestes qui ne sont plus en accord avec son milieu social, avec ce que nous appellerions son éducation. Ces gestes paraissent insolites : « La psychologie humaine est courte quand elle prétend analyser et juger des états d'âme si extraordinaires; elle est déjà hésitante dans l'étude des passions humaines; que voulez-vous qu'elle comprenne aux passions divines? » Pour oser proposer l'étrange et l'inexplicable à des spectateurs qui n'admettaient, dans l'œuvre dramatique, ni l'un ni l'autre, il fallait un catholique bien averti des dogmes et sûr que l'apparence exceptionnelle des actions recouvrait une réalité spirituelle. Par là, Corneille décèle une portion importante — la plus importante — de sa personnalité. Il en trahit une autre, afférente à sa race, par le soin qu'il met à séparer avec précision la sollicitation de la grâce et son effet. L'effet n'a lieu que par l'intervention expresse de la volonté humaine, par suite d'une acceptation formelle. Polyeucte et Pauline ont accepté en connaissance de cause; appelés, ils suivent, quel que soit le risque. Quant à Félix, qui est propulsé, et comme à son insu — eh bien, Félix est un commentateur théologique. Sa conversion, est empruntée de bonne foi aux dogmes, un moyen scénique chargé d'expliquer l'exaltation de Polyeucte et celle de Pauline. Humainement, Corneille les sentait incompréhensibles, il s'estimait obligé à démontrer la puissance de cette force, la grâce, qui les incitait; alors il la fit

violenter un homme qui ne l'attendait pas, qui ne soupçonnait pas qu'elle existât, et muer en chrétien le fonctionnaire romain délégué pour la lutte contre la religion nouvelle. Le Normand, fervent de liberté, épris de logique, se dénonce, comme s'est montré dans le choix du sujet, le Normand excessif et passionné, gardant ataviquement le goût de l'aventure dangereuse — goût qui ne se développe ou se maintient que dans un certain état d'exaltation. Une autre marque du Nordique est l'attrait qu'exercent sur lui tous les genres de mystères. Corneille pressent la vie subconsciente, que les Latins de son temps ignoraient. Pour pénétrer dans son obscurité, il ne sait d'autre chemin que théologique. En Pauline, en Félix, la grâce travaille d'abord dans la région de l'âme que la conscience n'atteint pas. C'est quand le travail est accompli qu'ils le perçoivent, et cela par une sorte de commandement intérieur. Attentif à soi, Corneille avait dû observer, dans sa pratique spirituelle, ces mouvements qui semblent le résultat d'une suite de préparations étrangères à la volonté, que la conscience ne prévoyait pas, qu'elle accueille néanmoins sans surprise, comme si les transmettait à la pensée claire la part de nous-mêmes qui a assisté à leur élaboration.

Polyeucte, Pauline, Sévère, Félix — et, par eux, Pierre Corneille — M. Jean Calvet les a amenés en pleine vie, dans la réalité de leurs âmes et de leurs chairs. Leurs enthousiasmes, leurs instincts, leur pensée et leurs sentiments ont palpité sous la touche du savant qui palpaient leurs ressorts secrets. Aussi ce livre d'érudition sûre et de critique aigüe est-il autre qu'une œuvre littéraire, il ouvre les champs illimités de la psychologie commandée par une vision constante de l'ordre spirituel.

LÉON DE SAINT-VALÉRY.

## LE MYSTÈRE DE L'INVENTION DE LA CROIX

de Henri GHÉON avec musique de C. JACQUEMIN

sera repris exceptionnellement à BRUXELLES

par les mêmes acteurs :

M<sup>me</sup> Suzanne BING du Vieux-Colombier, et l'Auteur.  
Les Compagnons de Jeux de Paris.  
Les Compagnons de Saint-Lambert de Liège et M<sup>me</sup> Yves PASCAL.  
L'Equipe A. de Verviers. — Régisseur : M. Oscar LEJEUNE.

Avec les concours :

de la Chorale Mixte : *La Wallonie de Bruxelles*, Grand Prix du Roi au Concours international de Chant d'ensemble, Bruxelles 1932 (D<sup>r</sup> M. R. DENGIS);  
des Solistes de l'Union Catholique du Théâtre (D<sup>r</sup> M. A. COLLET).  
Aux orgues : l'auteur, Camille JACQUEMIN.  
Chœurs, orchestre de cuivres et orgues, sous la direction de M. R. DENGIS.

Scène et costumes dessinés par l'auteur.  
60 acteurs et 100 choristes.

Grande Salle du Palais des Beaux-Arts  
les 28 et 29 Janvier 1933

Représenté à TANCRÉMONT devant plus de 15.000 personnes

## Les Mémoires de S.-M. Propper

Autrefois la *Gazette de la Bourse* était un des quotidiens les plus lus et les plus répandus de Russie, non seulement de Saint-Petersbourg. Son ancien directeur, feu Stanislas-Maximilianovitch Propper, nous donne, en allemand, ses mémoires en un volume singulièrement attachant à certains égards (1).

En 1875, ce jeune Autrichien (israélite d'origine?) est envoyé à Saint-Petersbourg (il connaît le russe) par le grand journal viennois *Neue Freie Presse* pour y être son correspondant. Trois jours après son arrivée dans la Palmyre du Nord, il est collaborateur fixe du *St-Petersburger Herold*, quotidien pétersbourgeois en langue allemande. Il y prend bien vite racine, devient l'homme indispensable, puis, quelques années plus tard, fonde son propre journal appelé à connaître, à côté de déconvenues et de difficultés de toutes sortes (la censure y fut pour beaucoup), de belles périodes de prospérité.

Graduellement, M. Propper s'impose aux milieux pétersbourgeois. Le voilà financier et économiste de marque. Les honneurs viennent peu à peu avec la célébrité : honneurs de second ordre, soit dit sans lui manquer de respect. Nommé un beau jour « conseiller de commerce » (il fait la grimace, car ce titre lui paraît peu approprié à un écrivain et un directeur de journal), il est bombardé quelques années plus tard « conseiller d'Etat » (titre non moins honorifique qui n'avait rien à voir avec le Conseil d'Etat, appelé aussi Conseil de l'Empire), et je soupçonne même qu'il dut finir par être anobli ; cela me paraît résulter d'un petit « v » (von) qui modestement précède le nom de l'auteur en tête du livre. La chose n'a rien de bien surprenant : les « nobles » de tout acabit et parfois de l'origine la plus humble pullulaient en effet en Russie impériale, très démocratique au fond, et où toutes les carrières étaient virtuellement accessibles à tous, abstraction faite des Israélites et — à un degré infiniment moindre — des Polonais.

Cinquante chapitres nous mènent de 1875 à 1915. Nous voyons défiler successivement — ici nous laissons de côté la carrière de l'auteur lui-même — la guerre russo-turque de 1877-1878 et l'explosion de sympathie populaire pour les Slaves des Balkans, victimes des persécutions turques, qui la précéda ; le roman d'Alexandre II et de la princesse Catherine Dolgoroukoff (devenue princesse Yourievsky après son mariagemorganatique avec le tsar (2) ; les attentats terroristes ; l'épisode de la peste de Wetlianka écrasée dans l'œuf par les mesures dictatoriales du général Loris-Melikow (1879) ; l'assassinat d'Alexandre II au lendemain du jour où il avait signé un manifeste octroyant à l'Empire un embryon de Constitution (mars 1881) ; le règne d'Alexandre III (que M. Propper n'aime guère, mais à la volonté de paix duquel il rend hommage) ; l'activité du ministre des Finances Wychnegradsky ; les débuts et la carrière de Witte ; l'avènement de Nicolas II ; le couronnement du nouveau tsar et l'épouvantable catastrophe de Khodynka où, à la suite d'une bousculade prenant soudain naissance au sein d'une foule d'un demi-million d'hommes, des milliers de victimes périrent (1896) ; la guerre avec le Japon et les négociations de paix de Portsmouth (1905) ; la première révolution russe (même date), la Douma, etc., etc.

Interminable et pittoresque kaléidoscope. Veut-on y puiser ? On n'a que l'embarras du choix...

Par-ci par-là des scandales surgissent que M. Propper nous narre en détail. Sur ces scandales la presse russe doit garder le silence. Pourquoi ? Parce qu'un terrorisme inouï pèse sur elle. « Chargée de chaînes », elle dépend entièrement du bon plaisir du chef de l'administration de la presse Féoktistow. Des circulaires spéciales de cette administration lui interdisent de toucher aux questions susceptibles de miner le prestige de personnages occupant des situations officielles. Mais que ne peut-on inclure dans ces

(1) *Was nicht in die Zeitung kam.*, Societäts Druckerei, Francfort-sur-Mein.

(2) M. Maurice Paléologue a consacré à ce « roman impérial » un volume des plus intéressants.

sortes de questions ? « A l'époque de Féoktistow, la presse russe est pareille à un cimetière. » Je suis de l'avis de l'auteur : pareil état de choses était déplorable. Mais que dire alors de la situation faite à la presse sous le régime russe actuel ? Sous l'Empire — à la fin de l'Empire tout au moins — il existait, quand même, une presse d'opposition. Aujourd'hui...

Comme presque toujours ici-bas, le comique s'associait parfois dans ce domaine — comme dans d'autres — au tragique. Nicolas II une fois monté sur le trône, le publiciste Gradovsky exprima éloquentement, dans le journal même de M. Propper, les espérances que l'opinion russe mettait dans le nouveau monarque, en publiant dans la *Gazette de la Bourse* un article enflammé où il l'objurguait de fermer l'oreille aux chuchotements de l'ancienne camarilla de cour, à s'entourer d'hommes à tendances progressistes, à s'engager audacieusement dans la voie des réformes libérales, à arracher le pays à la réaction et à conquérir, par-là, l'amour de son peuple. Quand je dis « l'objurguait », je me trompe : cet appel enflammé s'adressait... au nouveau chah de Perse ! Mais ce stratagème, cette « lettre persane » ne trompèrent personne : il y avait beau temps qu'on s'était habitué, en Russie tsariste, à comprendre fort bien ce qu'on y appelait le langage d'Esopo.

Gradovsky en fut du reste pour ses frais d'imagination. Rien ne changea — au début du nouveau règne tout au moins. Si, il y avait pourtant quelque chose de changé. Sous Alexandre III il y avait, derrière un régime réactionnaire et tracassier parfois, une volonté ferme, inébranlable, doublée d'une forte dose de gros bon sens et de loyauté... On ne dispensera d'achever le parallèle.

\* \* \*

Les noms de ministres d'ancien régime (Plehve, Wychnegradsky, Witte, Witte surtout) apparaissent souvent dans les 285 pages du livre de M. Propper qu'on voit traiter parfois avec ces Excellences à peu près d'égal à égal. Je ne suis pas sûr qu'ici l'auteur n'ait un peu forcé la note. Je n'oublierais jamais le petit article dithyrambique que son journal me consacrait un beau soir en 1915, le bruit s'étant répandu que j'allais être nommé « chef de l'administration générale pour les affaires de presse ». Ce bruit était sans fondement. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré depuis le moindre dithyrambe à l'adresse de mon humble personne dans les colonnes de la *Gazette de la Bourse* ; et cela me donne un peu à penser...

Bien des pages que l'auteur consacre à Witte sont fort intéressantes, probablement sincères et, somme toute, je crois, objectives. M. Propper rend hommage au génie de l'homme d'Etat russe, notamment à l'habileté dont il fit preuve en concluant la paix avec le Japon et aux sages précautions dont, dans l'intérêt de la santé populaire, il entoura l'application de la nouvelle législation sur le monopole de l'alcool. Une quinzaine d'années plus tard (décembre 1913), dans un discours retentissant, prononcé par lui au Conseil de l'Empire, il dénonçait les abus qui s'étaient glissés dans cette législation et la forme donnée à ce monopole d'Etat par ses successeurs au ministère des Finances. La démission du comte Koutzoff, Premier ministre et ministre des Finances, spécialement visé par Witte se produisit peu après.

« Savez-vous, dit Witte à M. Propper, retour des Etats-Unis en 1905, qui a obligé les Japonais à renoncer à l'indemnité de guerre, la principale des exigences japonaises ? Le plénipotentiaire russe Serguéi-Youlievitch Witte, direz-vous, ou Roosevelt, président des Etats-Unis, ou enfin Liniévitch, commandant en chef des troupes russes ?... Ni le premier, ni le second, mais surtout pas le troisième. C'est l'ancien ministre russe des Finances, S.-J. Witte, celui-là même qui est assis, là, devant vous. »

Les Japonais avaient déjà renoncé à une bonne partie de leurs exigences : ils ne demandaient plus que la moitié de Sakhaline au lieu de l'île tout entière ; ils n'exigeaient plus que les fortifications de Wladivostok fussent rasées, ni que l'Empire russe s'engageât à ne plus entretenir de flotte de guerre dans le Pacifique. Ils n'en étaient que plus décidés à arracher à la Russie une indemnité. A la dernière séance de la Conférence de Portsmouth Witte et le baron Komura (1) (plénipotentiaire japonais) étaient seuls avec deux interprètes.

Witte — raconte-t-il à M. Propper — perdit son sang-froid.

(1) Que M. Propper appelle systématiquement « Kutsuma ». Je rectifie.

Se levant de sa chaise il se mit à arpenter la chambre en long et en large et parla ainsi (je résume) :

« Pour ce qui est du coût de l'entretien de nos prisonniers, nous tomberons d'accord. C'est pour nous une dette d'honneur. Mais en dehors de cela pas d'indemnité. Ni un rouble, ni un yen, fût-ce en or, en argent ou en papier-monnaie. Certes, vous avez gagné nombre de batailles sur terre et sur mer. J'admets qu'en fin de compte vous occupiez toute la Mandchourie, l'Oussouri (1), Wladivostok et tout le reste. Le Japon aura-t-il par là vaincu la Russie? Non et encore une fois non. Souvenez-vous de la prise de Moscou en 1812 par Napoléon Or Wladivostok n'est pas Moscou. Serez-vous en mesure d'envoyer votre escadre à la Rojdestvensky (2) bombarder les ports russes de la Baltique, occuper Cronstadt, débarquer à Saint-Petersbourg? Non. Il est clair que vous ne serez pas à même de le faire. La guerre va donc durer bien des années. Voyons qui dans ce cas pourra tenir le plus longtemps »

« C'est un homme qui a été dix ans ministre des Finances, baron, qui vous parle. Lorsque le monde aura appris que la guerre va continuer et que les pourparlers de paix n'ont échoué qu'à cause de la question d'argent, il est clair que ni vous ni nous ne recevrons plus un sou soit de l'Europe, soit de l'Amérique. Admettons cependant que nous puissions tous les deux trouver des crédits à l'étranger à des conditions usuraires. Que va-t-il arriver? Vous, Japonais, vous avez déjà hypothéqué d'abord les revenus de vos douanes, puis votre monopole du tabac pour obtenir de l'Angleterre quatre emprunts. Alors que nous disposons toujours de toutes nos ressources : nos emprunts nous les avons conclus sans hypothéquer quoi que ce fût. Nous tenons encore en réserve bien des choses que nous pourrions offrir à nos créanciers. Et vous? Allez-vous toucher à votre réserve d'or? De combien est-elle? De 130 millions de roubles. La nôtre est de 1,500 millions. Qui donc pourra tenir plus longtemps, de vous ou de nous? »

« Le baron Komura ne répondit pas un mot et resta absorbé dans ses pensées pendant un quart d'heure ou plus longtemps encore. Puis son visage glacial s'éclaircit, un sourire parcourut ses traits, il saisit un des énormes crayons se trouvant sur la table et n'écrivit d'une main ferme ce que seul mot significatif : « Consent ». La paix était conclue entre la Russie et le Japon. »

Mais à côté de ces traits de génie (le mot n'est pas trop fort) que de traits mesquins chez le même Witte! Peu après son retour de Portsmouth une délégation d'ouvriers lui présente une adresse le remerciant d'avoir conclu la paix. Dans cette adresse il n'est pas appelé « comte » une seule fois (ce titre vient de lui être conféré par Nicolas II). Il se plaint à M. Propper de cette omission! Ses amis avaient l'habitude de l'appeler à la façon russe « Serguéï Youliévitch »; désormais c'est lui-même qui les corrigera : « Graf Serguéï Youliévitch »...

Il en vult à mort du Tsar de l'avoir inopinément relevé de ses fonctions de ministre des Finances en 1903. « Je vous jure, dit-il, plein de haine, à M. Propper, la main levée vers le ciel, je vous jure par tout ce que j'ai de plus cher au monde, par ma femme et ma fille, que je ne le lui pardonnerai jamais ». Mais deux ans plus tard, revenu des eaux finlandaises où le Tsar l'a reçu à bord de son yacht, il est méconnaissable. Lui qui naguère ne trouvait pas de mots pour dire la haine et la rancune qu'il portait à son souverain, il est comme grisé aujourd'hui par les marques de la faveur impériale qui viennent de se déverser sur lui. Car, nous dit M. Propper, « le titre de comte était le point culminant de ses rêves les plus audacieux ». A quel temps de là il suggère à M. Propper, membre du conseil municipal de la capitale, de demander que la belle rue qu'il habite porte désormais le nom de « rue du comte Witte ». L'auteur a beau s'efforcer de le dissuader; Witte insiste, et force est à M. Propper de s'exécuter. Il ne tarde pas à se convaincre que l'homme d'État est exécuté à la fois, bien que pour des raisons différentes, par les libéraux et par les « droitières » du conseil municipal, ceux-là le regardant comme un archi-réactionnaire, ceux-ci lui reprochant de flirter avec le parti libéral! Le projet de débaptiser la « perspective » Kamennostrovsky (3) et de lui donner le nom de Witte est donc promptement abandonné.

Witte est mort en 1915. Quelques jours auparavant il était venu

rendre inopinément visite à M. Propper. Son pessimisme était alors intense. Il doutait de la possibilité de mener la guerre à une fin victorieuse, prophétisait défaite sur défaite, la débâcle des finances russes, des troubles intérieurs dans des proportions incroyables, enfin une révolution, la chute de la dynastie et l'anarchie si la paix n'était pas conclue au plus vite. Tel il reste dans le souvenir de M. Propper.

\* \* \*

Les nombreuses anecdotes éparpillées à travers les pages du livre de M. Propper ne constituent pas le moindre de ses attraits. Nos lecteurs ne m'en voudront pas d'en citer quelques-unes.

Arrivé tout jeune à Saint-Petersbourg pour y devenir, ainsi que nous l'avons dit, rédacteur au *St-Petersburger Herald*, l'auteur se voit confié du jour au lendemain la chronique boursière; à cette époque il ne connaît pas le premier mot de ces sortes de questions. Que faire? Il sait qu'Abram Isaakovitch Sack, directeur de la Banque d'Escompte, est le financier le plus en vue de la capitale; il va donc s'adresser à lui et est fort bien reçu. A sa demande, Sack lui permet de venir le voir à la Bourse; là il le tuyautera de son mieux.

« Mais où est la Bourse? », demande M. Propper. En réponse il reçoit le conseil plutôt rationnel de s'enquérir à ce sujet auprès du concierge. « Conseil qui m'apprit une fois pour toutes à ne pas poser de questions superflues et d'une façon générale à me montrer économe en fait de questions. »

Voilà donc M. Propper à la Bourse et en présence de son nouveau protecteur. Celui-ci le prend amicalement par le bras, arpente avec lui la salle et lui donne les explications et précisions nécessaires. Après quoi M. Propper lui demande de mettre le comble à sa magnanimité en le présentant ou en le recommandant à d'autres sommités de la finance. A quoi Sack répond sur un ton fier et de façon à être entendu par d'autres :

« Abram Isaakovitch Sack s'est promené avec vous bras dessus bras dessous. Point n'est besoin pour vous d'une autre recommandation en ce qui concerne le monde de la finance. »

« Sack avait raison », ajoute laconiquement M. Propper.

A un moment où les relations étaient fort tendues entre la Russie et l'Angleterre, des journaux anglais racontèrent que le tsar Alexandre III avait dans un accès de colère abattu à coups de revolver l'attaché militaire d'Allemagne, von Guillaume (1); il aurait du reste tué précédemment son propre aide de camp, le colonel Reutern. Une intervention diplomatique eût provoqué une tension plus grande encore (c'est du moins l'avis de M. Propper); aussi le Tsar se décide-t-il à régler les choses à sa façon. Un grand spectacle est organisé au palais de Gatchina (résidence impériale sous Alexandre III); tout le corps diplomatique y est présent. Dans l'entr'acte le Tsar paraît dans le parterre, suivi de Reutern. Il prend avec ostentation par le bras l'ambassadeur d'Angleterre et longe avec lui les rangs de fauteuils. Arrivé devant la place occupée par l'attaché militaire d'Allemagne, il s'arrête et d'une voix que la salle entière peut entendre : « Je me réjouis, lui dit-il, de vous voir en parfaite santé. Vous aurez plaisir sans doute à saluer votre compagnon d'infortune, Reutern, mon aide de camp, que d'après les journaux anglais j'avais tué avant de vous tuer vous-même... »

M. Propper ne nous dit pas quelle était pendant ce petit monologue l'attitude de l'ambassadeur de Grande-Bretagne.

L'excellent homme, le souverain ferme, fort et loyal qu'était le père de Nicolas II (ces épithètes ne sont pas de M. Propper) ne manquait pas parfois d'humour caustique. Le grand-duc Nicolas (le futur généralissime) conçut un jour l'intention d'épouser une certaine M<sup>me</sup> Bourénine qui appartenait au monde commercial de la capitale; elle possédait même un magasin dans le *Gostini Dvor* (littéralement « la cour des marchands »), vaste édifice au centre de la ville, véritable citadelle du commerce petersbourgeois. Le grand-duc s'en ouvrit à l'Empereur.

« Mon chef Nikolacha, lui aurait répondu celui-ci, je suis apparemment par une série de mariages à presque toutes les Cours d'Europe, mais pour ce qui est de m'allier à la « cour des marchands », c'est là un plaisir auquel je dois malheureusement renoncer. »

(1) Je restitue à ce nom sa véritable orthographe; l'auteur écrit (sous l'influence de la transcription russe) « Willgom ».

(1) La région comprise entre la rivière du même nom, affluent de droite de l'Amour, et le Pacifique.

(2) Amiral russe qui commandait l'escadre détruite en mai 1905 par les Japonais à Tsoussima.

(3) Aujourd'hui elle porte, paraît-il, le nom d'avenue des Aubes Rouges.

A l'occasion des solennités du couronnement de Nicolas II (mai 1896), les journalistes russes de Saint-Petersbourg et de Moscou doublés de quelques directeurs de grands journaux de province, donnèrent un grand banquet « sans discours politiques » à leurs collègues de l'étranger au *Restaurant de l'Ermitage* (ah! ces restaurants moscovites de jadis! ils laissent à ceux qui les ont fréquentés un souvenir ineffaçable...) Les agapes terminées, on se rendit à *Strelna*, un café-concert avec chœurs de tziganes dans les environs de Moscou. Une heure vint cependant où *Strelna* dut fermer ses portes; alors les journalistes russes qui festoyaient encore et leurs confrères français se transportèrent dans un autre établissement analogue du nom de *Mavtania*. Il s'y produisit un épisode caractéristique. Les représentants de la « Presse » (c'est M. Propper qui met ici les guillemets!) ne se sont pas plutôt installés à une des tables qu'on voit paraître dessus un panier rempli de bouteilles de champagne, don, paraît-il, d'une table voisine. La « Presse » prit très mal la chose, y vit un manque complet de tact et deux des convives qui s'étaient rendus coupables de ce manque de tact furent immédiatement empoignés, étendus sur la table et fustigés d'importance. C'étaient deux « honorables » marchands moscovites. Mais, chose bizarre, leurs compagnons (et apparemment eux-mêmes) trouvèrent la « plaisanterie » drôle à en mourir de rire, demandèrent à se joindre aux journalistes, une fois l'« exécution » achevée, et le tout se termina par une beuverie « homérique » dans laquelle les Français eurent nettement le dessous... Oh! mystères de l'« âme slave » (1).

Enfin voici une dernière anecdote (il ne faut pas abuser des meilleures choses) que je me souviens d'avoir entendu raconter à peu près sous la même forme à l'époque; elle doit donc avoir un fond de vérité. En cette même année 1896 le Tsar se rend à Nijni-Novgorod, pour y visiter l'exposition pansrusse. Le commissaire général de l'exposition a eu l'idée d'organiser pour l'arrivée de Nicolas II une garde d'honneur composée des fils des commerçants les plus en vue de Moscou, vêtus en jeunes boyards de l'époque de Boris Godounow (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles). L'Empereur s'approche de ces jeunes gens et demande à l'un d'eux son nom :

- Baron Knopp, répond le jeune homme.
- Et vous?
- Einem.
- Et vous?
- König.

Le Tsar n'alla pas plus loin. Les négociants d'origine allemande étaient fort nombreux dans l'ancienne capitale et quelques-uns d'entre eux y jouaient un rôle fort considérable. J'estime cependant que Nicolas II aura été mal servi par le hasard cette fois encore! Les marchands à noms foncièrement russes ne manquaient certes pas à Moscou.

\* \* \*

Les quelques extraits que j'ai cités suffisent à donner une idée adéquate du livre de M. Propper. Ce n'est pas un chef-d'œuvre littéraire, ni un ouvrage d'importance capitale. Ce n'en est pas moins une précieuse addition à la littérature des mémoires déjà si abondante. M. Propper fait revivre non sans talent toute une époque; plus que cela : une succession d'époques. Il sait être à la fois intéressant et amusant, instructif parfois. Son jugement est somme toute objectif. Je ne suis pas certain qu'il ait toujours dépeint son attitude, ses faits et gestes d'une façon exactement conforme à la réalité; et ainsi que je l'ai dit déjà, il se peut qu'il se soit comporté envers les puissants de ce monde un peu moins indépendamment qu'il ne voudrait le faire croire à ses lecteurs. A supposer même qu'il ait toujours exactement reproduit ses réponses et ses réparties, n'est-ce pas le ton qui fait la chanson?... Mais ce sont là des détails. Je l'ai dit déjà. Le livre de M. Propper est un véritable kaléidoscope, une mine inépuisable de renseignements et de matériaux; et ces matériaux, ces renseignements, il sait la plupart du temps les présenter de manière fort attrayante, parfois pittoresque, non exempte d'humour quelquefois.

(1) J'ai demandé à un mien ami, dont le père avait été commerçant fort notable à Moscou, s'il croyait un tel épisode possible. M. N... a répondu nettement par la négative. « Tu ne nous vois pas, mon père et moi, jetés sur une table, rossés, puis nous joignant à ceux qui nous ont battus, je suppose! » m'a-t-il objecté. Mais un autre ci-devant marchand russe (d'une autre ville que Moscou), très riche autrefois, exerçant aujourd'hui à Bruxelles des fonctions ultra-modestes, a été, d'avis que l'épisode narré par M. Propper n'avait rien d'in vraisemblable!

Maintes pages de l'ouvrage nous révèlent le mal intérieur dont l'Empire souffrait de longue date. En lui-même ce mal n'était probablement pas plus fatal que celui dont sont affligés maints autres pays d'Europe. Ce qui manquait à la Russie impériale, c'était la force de réagir. Une main ferme au gouvernail, telle que celle d'un Alexandre III, pouvait enrayer provisoirement les ravages de ce corrosif invisible. Alexandre mort, tout se désagrègea peu à peu, l'incapacité notoire de son infortuné successeur laissant le champ de plus en plus libre à l'action des facteurs de destruction et de dissolution — ou serait-ce de décomposition? Et lorsque, l'heure fatale eut sonné, la monarchie russe s'écroula comme un château de cartes, aucune des « forces » censées épauler et étayer le régime ne jouant : ni l'armée, ni la noblesse, ni la bureaucratie, ni l'Eglise — devenue virtuellement depuis longtemps un simple « département de la confession orthodoxe » (*Wédomstvo pravosla-nago ispo-védania*) —, sans parler des quatre-vingts millions de paysans censés aux yeux de certains naïfs être les plus fermes soutiens de la monarchie tsariste. Une fois de plus nous avons, grâce à la plume talentueuse, alerte et expérimentée de M. Propper, une description détaillée et parfois attachante des prodromes et des antécédents de cette surprenante débâcle. Les historiens de l'avenir lui en seront reconnaissants; pour ce qui est des lecteurs d'aujourd'hui, ceux d'entre eux qui ignorent l'allemand et que le sujet intéresse devraient faire des vœux pour que *Was nicht in die Zeitung kam* fût traduit en français.

Comte PEROVSKY.

P.-S. — Il me revient que des compatriotes, de convictions monarchistes, m'en veulent beaucoup de la façon dont j'ai apprécié le rôle de Nicolas II dans l'affaire de Björkö (*Revue* du 17 juin). Libre à eux. Je puis cependant les assurer que, pour ce qui est de la Russie, j'ai toujours été, je reste et je mourrai monarchiste. Il est vrai que pour moi « monarchie » et « Nicolas II » ne sont nullement synonymes. Pour moi le dernier tsar a involontairement été, de par son incapacité, le meilleur artisan de la révolution. S'il est des Russes qui sont d'un avis différent, je ne leur dirai qu'une chose : je les plains de ne pas comprendre ce qui pour moi crève les yeux et est l'évidence même...

Admettons que vous ayez raison, m'objectera-t-on : pourquoi ne pas vous taire? pourquoi parler du rôle joué par le dernier des Romanow? Je réponds : parce que ce droit je l'ai — avec des centaines de milliers d'autres émigrés — payé cher, très cher même. N'avons-nous pas tout perdu, TOUT, « fors l'honneur »? A qui le devons-nous? A Nicolas II pour une bonne part très certainement. Cela ne nous dispense pas de l'obligation d'être objectif à son égard, mais à cette obligation je me suis toujours conformé très volontiers. Si j'ai parfois émis sur son compte des jugements sévères — et qui répondaient entièrement à mes opinions — je ne crois avoir jamais transgressé les limites permises. Tout cela est au fond clair comme le jour — et pourtant je ne suis nullement certain de convaincre mes critiques que, sur un point d'importance capitale tout au moins (la monarchie), je regarde aussi comme mes coreligionnaires politiques. Eh bien, grand bien leur fasse... *Dixi*.

Cte P.

## Conférences CARDINAL MERCIER

La prochaine séance aura lieu le mardi 31 janvier, à 5 heures, dans la Grande salle du Palais des Beaux-Arts.

Mme Berthe BOVY

Sociétaire de la Comédie-Française

y interprétera

LA VOIX HUMAINE\*  
de Jean COCTEAU

La grande artiste récitera également des « Fables » de *La Fontaine*, et chantera des chansons wallonnes.

Location chez Lauweryns, 20, Treitenberg. (Cartes de 5 à 30 francs.)

## Les livres, les enfants et les hommes

J'avais huit ans. On m'avait couchée. Mais la veilleuse clignotante transformait en bête fantastique la corne d'abondance imprimée sur le rideau. Etranglée de peur, j'étais, sans bruit, redescendue. Doucement, j'avais ouvert la porte du salon. Personne n'avait levé la tête. Ma grand-mère lisait, tout entière absorbée par mon dernier volume de *La Semaine de Suzette*. De l'autre côté de la cheminée, l'oncle Louis souriait aux aventures du *Savant Cosinus*.

Que les grands pussent se plaindre dans mes livres d'enfant, il n'y avait pas là de quoi m'étonner. Ma grand-mère me disait des histoires de son temps en y faisant vivre des personnages que je retrouvais dans mes albums de contes. L'oncle Louis partageait volontiers mes jeux. Il me semblait donc naturel qu'il goûtât mes lectures préférées.

Si j'évoque cette image de mon enfance au moment où je ferme l'ouvrage de Paul Hazard sur *Les Livres, les Enfants et les Hommes*, c'est qu'elle m'aide à préciser l'état de grâce qui nous vaut ces belles pages sur un tel sujet.

Les adultes ne sont pas toujours d'agréable compagnie. Ils perdent volontairement la fraîcheur de leur âme, les trésors de leur imagination et le sens de la liberté. Qu'un professeur au Collège de France les dédaigne et pénètre dans le royaume des enfants pour célébrer avec eux leurs amis et leurs pairs, voilà qui reconforte. On ne s'étonne point d'ailleurs de découvrir, éclairé par la flamme du talent, le don d'enfance. Et l'on se rassure. Car nous serons ainsi conduits loin des ombres, des conventions, des artifices. Il n'y aura qu'aubes lumineuses, que vérités premières, dans un soleil qui brille et qui réchauffe.

N'attendons rien d'un pédagogue. Il n'y a ici qu'un grand cœur qui sait et qui sent ce que, pour un enfant, lire et vivre veulent dire. M. Paul Hazard n'a pas fait un travail plaisant avec des documents sérieux. Plus qu'un autre, il a pu, en fréquentant les bambins, s'apercevoir qu'il y a beaucoup à condamner dans la formule : « Instruire en amusant ». Je ne sais si son livre instruit ou amuse. Il est tout bruisant de voix d'anges, tout vibrant des accords mêmes de la vie. Cela fait une musique qu'entendent avec joie ceux qui ont planté leur tente parmi les enfants et leurs enchanteurs.

Qu'on me pardonne d'en revenir ici au témoignage de l'aïeule qui, sans peine, recouvrait fraîcheur et jouvence dans un livre de sa petite-fille; de croire que les hommes qui sourient encore aux distractions du *Savant Cosinus* sont parmi les bienheureux et les élus!

\* \* \*

Il ne s'agit pas d'être drôle, d'être frivole. Les gens graves, qui se détournent des joies de l'enfance sous prétexte de demeurer en face des choses sérieuses, se trompent. On se trompe toujours quand on se désintéresse de l'enfant. Notre cœur le dit très bien, après que le commerce des hommes l'a déçu : « Il n'y a que cela de vrai! ». De très sérieux aussi. Et les grands esprits auront beau subtiliser : ils ne trouveront point dans leurs preuves et dans leurs discours le salut. S'ils ne deviennent semblables à de petits enfants, que connaîtront-ils jamais du paradis promis à ceux-là seuls qui leur ressemblent? Il n'y a pas d'autre réponse au problème de l'éducation. Pour élever les enfants, c'est-à-dire pour leur donner l'amour dont leur cœur a besoin, la nourriture que réclament leur esprit et leur imagination, ce n'est pas les hausser jusqu'à nous, les pétrir à notre image qu'il faut faire. Il nous faut, au contraire, redevenir pareils à eux : simples, désintéressés, dépourvus de toute hypocrisie, ouverts à tous les possibles, à toutes les merveilles d'un monde que le soleil illumine et qu'une Toute-Puissance dirige.

Le précepte de l'Évangile suffit à départager les bons et les mauvais éducateurs, comme aussi les bons et les mauvais livres qu'ils ont donnés aux enfants.

Avec ces livres nous ne sommes pas dans un compartiment réservé, dans ces catégories qui étriquent, qui décolorent le réel. Nous sommes en plein dans la vie. M. P. Hazard l'entend bien ainsi dans le titre et tout au long de son essai.

Lire, pour un enfant, c'est jouer, et jouer c'est se mouvoir dans un univers dont il compose les décors avec les images qu'on lui offre. Ces images, il les découpe, il les enjolive, il les assemble ou les disloque à son gré. Il leur prête sa propre exubérance. Et c'est encore de la vie. Mais cette vie, cette vie profonde, claire et pure doit jaillir d'une source vive. Et ce doit être aussi comme une aube lumineuse et sereine, qui promet une journée d'émerveillements et de gambades.

Aurait-on vraiment ce triste courage de condamner les enfants à se promener à pas lents dans le monde glacé des adultes, à regarder des photographies inertes et des paysages morts, au lieu de les entraîner en courant vers la grotte merveilleuse tapissée d'images vivantes, vers la clairière où les fleurs devisent avec les lapins?

Hélas! de ces sinistres contempteurs du rêve et de l'univers enfantin, il n'y en a que trop au cours des siècles. Ils ont commencé par emprisonner et interdire la Belle au bois dormant le Chat botté, l'Ogre et ce Monsieur Perrault qui avait timidement mis entre les mains des enfants la baguette magique qui manquait à leur bonheur. Ces petits affamés de songe s'étaient jetés sur les jolis contes avec la même avidité que les bébés élevés au seul lait de leur nourrice et auxquels on présente, pour la première fois, un biscuit.

Mais c'était trop beau! Messieurs les géoliers ont fermé bien vite la boîte à surprises. Eh quoi! ont-ils dit, ces petits veulent grandir? Qu'à cela ne tienne! Nous allons leur faire prendre la même nourriture que la nôtre. Non point de la salade qu'ils pourraient aimer à cause de sa piquante saveur. Non point du vin qui leur monterait à la tête. Mais de la viande sans épices et cuite à l'eau, du pain rassis et d'excellents conseils. Et pourquoi ne leur ferions-nous pas avaler cette graine de sagesse dont nous sommes si bien trouvés? Ne sommes-nous pas assez bons, assez parfaits pour faire cadeau aux enfants de notre portrait qui les édifiera, de notre expérience qui les empêchera de s'envoler d'angoissement en dehors des sentiers que nous avons battus?

Des rires étouffés se sont fait entendre.

— Que raconte-t-il donc ce monsieur qui a une redingote, un air solennellement embêtant et qui n'a jamais joué avec nous? Il veut nous faire lire des livres, ce Monsieur Berquin, pédagogue en chambre et décoré. Soit, nous écouterons sa fameuse histoire d'Agathe de Saint-Félix et d'Edouard de Bellecombe, en mettant notre main sur la bouche pour bâiller avec politesse. Mais nous nous rattraperons en jouant sous le banc, aux petits carrés. Puis on s'enfermera pour inventer une histoire où il y aura autre chose qu'un petit garçon qui dégingole de sa chaise et se casse le nez parce qu'il a mangé de la confiture défendue.

Voilà qui est bien! Ces gaillards ont un robuste bon sens qui les fait résister aux pires attentats. On les opprime sous des berquinades et des dissertations à l'eau de rose. Ils se défendent sans révolte ouverte, mais ils se défendent. La gouvernante — elle s'appelle peut-être M<sup>me</sup> de Genlis — peut leur dire en trois mille pages une histoire où le mystère et la petite Adèle sont, en fin de compte, proprement tués par la morale. Ils n'écoutent pas. Pour ce qui est du mystère, ils savent bien qu'ils le pourront trouver ailleurs : dans le hurlement du vent, dans l'ombre des nuits sans lune. Justement une mouche se pose sur le nez de la narratrice. Ceci au moins est tout à fait drôle. On les ennuie. Ils ferment simplement la porte. Et les plus tristement punis sont les gendarmes qui se sont exclus d'un univers merveilleux.

Quant à l'imagination qu'on leur abandonne comme un péché qu'il faut cacher, ils trouveront toujours à l'utiliser pour faire des farces et monter des complots. Il suffit de ne point se laisser prendre. Sont-elles assez perruches, les filles de M<sup>me</sup> de Genlis, Caroline et Pulchérie, qui se font surprendre à lire des contes de fées au lieu de l'indigeste prose de leur mère?

C'est à notre tour de ne plus rire. Car on n'ose point penser aux résultats de cette littérature indigente et opprimante, qui a étouffé chez l'enfant sa spontanéité, sa faculté d'enthousiasme, qui lui a appris à mentir, à porter le masque, à ricaner.

Ce régime d'oppression qui a déshonoré un siècle et a conservé, même à notre époque, des partisans, n'a été, heureusement, ni exclusif, ni universel. Il y avait vers 1750, au pays de Dickens, un personnage de fantaisie, un certain John Newberry qui eut une idée géniale. Il créa la *Juvenile Library*. Entendez qu'il mit sur les rayons d'adorables vieilleries, rajouées pour les petits par des écrivains qui les comprenaient et qui les comblaient, au surplus, d'histoires originales. Les *hornbooks*, déjà ennuyeux comme la

plupart des abécédaires, sortirent de leurs lettres pour prendre une allure plus animée. Des rimes, des fables, des féeries menèrent dans la boutique une ronde joyeuse où les enfants entrèrent en chantant. Ils trépanèrent de joie à l'arrivée de *Tommy Trip* et accueillirent *Margery two shoes* par des « hurrahs » sans fin.

On s'amusait trop bien. A quoi cela sert-il de s'amuser? s'écrient les gens instruits de 1800. Les puritains font chorus. Il faut raconter l'histoire d'un chêne, non point parce qu'il abrite un nid, mais parce qu'en le débitant en planches, on peut enseigner l'arithmétique et le commerce. Messieurs les pasteurs y vont de leur petit sermon en trois points. Ah! ne vous avisez pas, mes chers enfants, de manger des bonbons sans les partager avec votre petit frère! Ou bien vous mourrez, parce qu'il y aura justement une goutte de poison sur l'un de ces bonbons; ou bien vous aurez une indigestion telle que vous manquerez la course en sac qui vous aurait peut-être rapporté le prix. Soyez sage, bienfaisant. C'est pour vous tout bénéfice. Dans la main de Dieu il y a une balance aussi précise que celle de l'épicier: donnant, donnant, vous n'en aurez que pour votre argent et votre vertu.

Ah! si Dieu a dû se servir de cette mesure pour tous ceux qui, au cours des siècles, ont ennuyé les enfants sous prétexte de les instruire et de les sanctifier, que de fauteurs d'histoires « instructives et morales » sont à s'embêter au fond du Purgatoire!

\* \* \*

Revenons sur le continent. Il n'est pas difficile de rencontrer en Allemagne des pédagogues. Mais pour ce qui est des littérateurs, il faudra attendre longtemps. Les fadaïses de France et d'Angleterre ont franchi la frontière. Et en toutes les langues, fillettes et garçons traduisent à leur façon, avant qu'elle n'ait été inventée, l'expression: « la barbe »!

Enterrons le plus vite possible les magisters raseurs et les éducateurs pédants. Il nous tarde à bon droit d'être entre gens de bonne compagnie. Mais où faut-il aller les chercher? Au Nord? Dans le Midi? M. Paul Hazard nous prévient qu'en nous en allant vers le Midi, nous risquerions de ne pas trouver d'enchantements de l'enfance. L'Espagne en serait assez dépourvue. L'Italie n'a guère que ses berçants *minne-nanne*; mais ses chefs d'œuvre: *Pinocchio* et *Cuore* n'ont pas fait souche.

Si la France accuse plus de richesse, il faudrait l'attribuer à ce que le Nord mêle son caractère à celui du génie latin.

Mais laissons-nous plutôt entraîner par l'auteur au pays de celui qu'il sacre « Prince des écrivains de l'Enfance ». Andersen mérite le pèlerinage pieux qu'on nous convie à faire. Nous n'en redirons pas les enchantements après que M. Hazard lui-même nous les a si bien contés dans cette revue.

Remarquons seulement que les témoignages qui lui font conclure à la supériorité du Nord sur le Midi justifient une fois de plus le précepte de l'Évangile: « Laissez venir à Moi les petits enfants... » Il manque aux Latins une certaine facilité à se rendre pareils aux petits: un certain sentiment de l'enfance, de l'enfance comprise comme une île fortunée dont il faut protéger le bonheur, comme une république digne de vivre en elle-même, selon ses lois, comme une caste aux privilèges glorieux.

De même, en France, fait-on entrer la poésie dans le rationnel. L'idée du vers libre, de la cadence pour la cadence, est encore, en français, une puérité qui fait hausser les épaules. Il n'y a pas chez nous de vers composés pour les enfants, en dehors des stupides commentaires rimés des abécédaires et des fables de La Fontaine, qui sont trop difficile à comprendre.

Allons plus profond, allons à la cause que je considère pour ma part comme psychologique. Nous sommes toujours à défendre quelque chose aux enfants, nous les morigéons sans cesse, et quand nous écrivons pour eux, nous ne perdons pas cette irritabilité: « Ne mets pas tes pieds sur la chaise, décroise tes jambes, ne va pas ici, fais cela ». C'est un attentat perpétuel à la liberté, à la personnalité de l'enfant. Il n'a jamais le droit d'être lui-même dans la détente bienfaisante d'un climat qui serait le sien. Toujours nous le voulons parmi nous pour décharger sur lui nos nerfs, pour l'accabler de nos expériences et de nos exemples. Les Anglo-Saxons n'ont point de ces maladresses. Ils sont plus maîtres d'eux-mêmes. Ils admettent que l'enfance ait le droit d'exister. Pour eux, c'est une tribu qui a ses lois et son code et avec laquelle on peut entretenir des relations de bon voisinage, sans qu'il faille l'offenser d'une constante intrusion qui tôt ou tard la mettrait

sur un pied de guerre. Les jeunes Nordiques sont accoutumés à être traités d'égal à égal par leurs parents, par ceux qui leur font des livres. Et ils se sont fait des uns et des autres des amis qui à ce titre les ont mieux compris.

La différence entre la production du Nord et celle du Midi peut être encore, selon M. Hazard, dans la qualité de l'imagination. Le Nord vit davantage dans le rêve. Les Latins sont asservis aux formes géométriques qui les limitent et arrêtent l'envolée du songe.

\* \* \*

Enlevons encore un point à ceux qui s'imaginent que nous sommes en pleine puérité. Penchés sur les livres pour les enfants, nous y pouvons sentir vibrer l'âme d'une nation.

Redescendons par exemple, en Italie. *Pinocchio* est toscan, c'est-à-dire plein de verve, habile à saisir le ridicule et à en faire un bon mot. *Cuore* n'est pas démodé dans l'Italie nouvelle. Il exalte le patriotisme, un patriotisme intense, lyrique, émotif, qui est une force dynamique. On peut tout attendre de cette force déposée dans le cœur des jeunes Italiens et que l'esprit de Balilla ne fera qu'aviver.

Nous revenons aussi en France. M. P. Hazard veut, comme M. Baldensperger, que même les fées de Perrault et les gnomes soient cartésiens. Les jeunes Français ne réclament pas des lumières aveuglantes. Ils veulent voir clair, mais non être éblouis. Et donnez-nous beaucoup d'esprit, s'il vous plaît! L'esprit, l'ironie lui apprennent plus souvent que le dénouement de l'histoire à ne pas se tromper sur le compte des hommes.

La femme bénéficie aussi, dans la littérature pour la jeunesse, d'un culte qui affine et cette littérature et cette jeunesse. Et tout le monde d'applaudir à cette royauté qui conduit les chevaliers aux merveilleuses prouesses et les Princes Charmants au bonheur.

Repassons la Manche, pour constater qu'on reconstruirait l'Angleterre rien qu'avec les *children's Books*. La fantaisie d'*Alice in wonderland* est bien britannique, si l'on veut considérer que l'Anglais qui laisse déborder tout à coup son imagination, sa passion refoulée par la contrainte, son humour, est imitable. Il y a aussi son goût du sport, l'enthousiasme pour la victoire de l'équipe.

Cette recherche du sentiment national dans les œuvres élues par les enfants d'un pays n'est pas négligeable; car si elle éclaire l'âme profonde d'un peuple, elle oriente aussi une prophétie.

Mais il ne faut pas oublier que, pour les enfants, le monde est, comme leur imagination, sans limites. De plus, dans l'intérêt qu'ils prennent aux beaux contes qu'on leur dit, il y a un sentiment extrêmement vif de tout ce qui est humain. Une expérience millénaire faite des curiosités ultimes, des « pourquoi » que se sont toujours posés les hommes dort en eux. Ce sens inné de l'humanité, ils en découvrent le reflet dans leurs livres préférés. Il leur plaît de les entendre décrire la terre natale avec amour, de pouvoir vibrer aux mots de « chez nous ». Cependant, ils veulent aussi être transportés dans des terres inconnues, là-bas, bien loin, dans une île pareille à celle de Robinson Crusô. Et si même ils n'y trouvent que des chênes sauvages et un perroquet, qu'est-ce que cela fait? Ils reconstruiront la civilisation. Ils exigent encore des amitiés, des amitiés avec des garçons qui ont d'autres mœurs et d'autres vêtements que les leurs, avec un chef indien, avec un petit crieur de journaux de New-York, avec Bibi la petite Danoise.

Ils exigent...

Prenons garde. Cette conscience collective que possède la république de l'enfance juge avec une perspicacité, une rapidité extrêmes. Car ce qui la guide, c'est l'instinct, non la critique. Il ne lui faut pas du « chiqué ». La seule vertu du naïf, du spontané, du sincère la touche. C'est pour cela que les enfants ne se lassent point des vieux contes populaires. Et ceux-ci qui ont bercé jadis l'enfance des peuples bercent aujourd'hui l'enfance des individus.

Qui pourrait remonter à l'origine des histoires, des rimes, des contes qui enchantent nos petits? On y retrouve, paraît-il, des débris de rites infiniment lointains, des usages païens ou chrétiens. Mais il ne me déplaît point d'imaginer encore plus haut, à l'aurore des temps, Eve ressuscitant pour Cain et Abel les images merveilleuses du Paradis perdu.

L'éternelle jeunesse des histoires pour les enfants et des livres d'adultes ont élus eux-mêmes comme les plus beaux ne peut s'expliquer que par l'amour qu'ils contiennent. Car cela seul est éternel, cela seul est infini. C'est par l'amour que ces livres sont vrais, qu'ils sont émouvants, qu'ils sont impérissables. Il n'y a que ce critère. Les enfants y vont tout droit, parce que leur instinct ne les trompe point. Ils savent que l'homme est fait pour aimer, et les choses ne le servent que pour l'y aider, que la nature crie dans le parfum des fleurs et par la voix des oiseaux, et par ses couleurs et par ses chansons : « Amour, amour ! Et que c'est là tout le sens de la vie, de la mort et de la récompense... »

\* \* \*

Voici que, rejoignant un symbole de cet amour, nous arrivons au cercle parfait. Je disais en commençant qu'on ne saurait faire aimer un livre aux enfants qu'en les aimant avec un cœur simple et compréhensif d'ami. Encore un coup, c'est l'amitié qu'il faut à leur petite âme avide. Avant toute chose. Non point un magister. Que ce magister s'occupe en un autre endroit de leur meubler l'esprit, et surtout qu'il abandonne une bonne fois sa manie de vouloir toujours instruire en amusant, s'autorisant de ce mobile pour venir s'imposer dans la littérature.

Ce n'est point qu'il faille exalter la fantaisie au mépris du savoir. Sur ce sujet nul ne s'est fait plus clairement entendre que M. Paul Hazard :

*J'aime les livres de savoir ; non pas ceux qui veulent empiéter sur la récréation, sur le loisir, sous prétexte qu'on peut tout apprendre sans peine. Ce n'est pas vrai ; il y a des choses qu'on ne peut apprendre qu'à grand-peine, il faut s'y résigner. J'aime les livres de savoir quand il ne sont pas des grammaires ou des géométries mal déguisées ; quand ils ont du tact et de la mesure ; quand au lieu de déverser sur une âme puérile tant et tant de matériaux qu'elle en demeure écrasée, ils jettent en elle une semence qui se développera de l'intérieur. Je les aime quand ils ne se trompent pas sur la qualité du savoir et n'estiment pas que le savoir peut tenir lieu de toutes choses. Je les aime surtout quand ils procurent de toutes les connaissances la plus difficile et la plus nécessaire, celle du cœur humain.*

\* \* \*

Puissent les belles pages écrites par M. Paul Hazard, en éclairant les hommes sur les exigences des enfants, valoir à ceux-ci de meilleurs livres !

Mais on m'excusera de remarquer que de la qualité des livres les écrivains ne sont pas seuls responsables. On conviendra que vis-à-vis de la littérature enfantine la critique pêche trop souvent par omission, voire par complaisance. Ou bien elle abandonne à la publicité commerciale le soin de parler des livres destinés à la jeunesse, ou bien elle est, à leur égard, uniformément laudative. La vérité, c'est qu'elle ne prend point la peine de lire ces albums qui sont, d'après elle, toujours assez bêtes ou assez convenables pour des enfants. Ouvrez les journaux et les revues, au temps des étrennes : vous n'y verrez jamais dénoncées les fadaïses, les maïseries, les pauvretés dont on fait à nos petits le triste cadeau.

Il est juste d'exiger des auteurs qu'ils reprennent leur âme enfantine. Mais il faudrait aussi que ceux qui ont mission de les juger fassent de même et, jugeant à travers le sûr instinct des enfants, soient, autant que ceux-ci, impitoyables.

Enfin, puisque nous sommes à verser des pièces au dossier, il semble juste d'incriminer aussi ceux qui choisissent les livres qu'on distribue à titre de prix à la fin de l'année scolaire. Chacun connaît la lamentable indigence de ce choix. Les écoliers reçoivent en récompense les « rossignols » que l'éditeur ou le libraire n'a pas pu écouler et qu'il a vendus en lots aux directions d'école ou au service compétent du ministère. Il arrive trop fréquemment que M. l'inspecteur ou tel haut fonctionnaire a commis une de ces superbes médiocrités comme elles dont, à bon droit, M. Hazard fait le procès. Et parce que l'occasion est bonne pour ces dangereux auteurs de placer leur ours, ils déclenchent la classique intrigue qui, protégée de bureau en bureau, va son chemin et aboutit à la commande convoitée. Il importe bien peu que le livre de M. l'inspecteur ne remporte pas les suffrages des enfants. C'est le dernier des soucis de ceux qui distribuent les prix. Et voilà bien ce que je leur reproche. De ne pas venir à l'enfance avec un cœur pur et une offrande sans tache. Ces oppresseurs, ces corrompus, il n'est que de les condamner avec M. Paul Hazard : *Déformer*

*les jeunes âmes, profiter d'une certaine facilité qu'on peut avoir pour multiplier les livres indigestes et faux, se donner à bon marché des airs de moraliste et de savant, tromper sur la qualité, c'est ce que j'appelle opprimer les enfants.*

JEANNE CAPPE.

## Existe-t-il une physique sociale?

On pourrait, nous semble-t-il, intituler ainsi le livre où M. Vialatoux vient de réunir, sous le pavillon de la *Philosophie économique* (1), plusieurs leçons et conférences, notamment de celles qu'il a professées aux Semaines sociales de France.

En effet, ainsi qu'il le déclare lui-même dans son avant-propos, l'idée mère qui fait l'unité du volume est celle de « l'inconsistance d'une physique sociale pure ».

Or, c'est bien la constitution d'une physique sociale qui a hanté nombre d'esprits éminents, surtout depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, tels les physiocrates, tel Auguste Comte tel Durkheim. Hector Denis, qui s'affirmait en toute occasion disciple d'Auguste Comte, était tout à fait logique lorsqu'il faisait très large dans l'histoire des doctrines la place et l'influence de l'école physiocratique.

La même conception fondamentale dominait les économistes anglais dénommés « les pessimistes », Ricardo et Malthus surtout ; elle se retrouva plus tard au fond du manchestérianisme et du libéralisme économique. Il n'est pas douteux que les sociologues positivistes du XIX<sup>e</sup> siècle aient eu de la science sociale une notion beaucoup plus compréhensive que les dits économistes, mais il est certain que l'idée d'une physique sociale était commune aux uns et aux autres.

Elle n'est d'ailleurs pas autre chose qu'une forme particulière de l'ambition nourrie par un Taine durant une bonne partie de sa carrière : souder les sciences morales aux sciences biologiques.

Cette ambition, M. Vialatoux nous la montre déjà en germe dans le traité d'Hobbes — sur lequel il prépare un ouvrage (2) — et les ouvrages de Locke. Cette idée d'une économie régie par des lois naturelles, il y voit le vice essentiel des théories de Malthus et c'est pour ne pas l'avoir discerné, croit-il, que nombre de réfutations de l'œuvre de Malthus portent à faux.

Tout l'effort de M. Vialatoux tendra donc à rétablir la vraie notion de l'économie et de la sociologie, qui ne sont point des sciences « physiques », mais des sciences « morales et politiques », c'est-à-dire des sciences où le mot « lois » prend une signification bien différente de celle qui a cours dans le domaine des sciences physiques. On ne peut faire fi de la personnalité humaine, de ses facultés propres, de son intervention libre.

A la signification du mot « lois » correspond le sens du terme « ordre ». De même que les lois sociales ne sont pas des lois physiques, l'ordre social n'est pas l'ordre physique. Faute d'avoir admis ces distinctions essentielles, on s'est engagé dans une voie qui ne peut mener qu'à des conclusions erronées.

Depuis longtemps la réaction s'est dessinée contre ces conclusions et contre les principes d'où elles dérivent. C'est vrai. Mais les esprits sont-ils assez éclairés ? M. Vialatoux ne le pense pas. Son livre y mettra plus de lumière.

GEORGES LEGRAND,  
Professeur d'économie sociale.

(1) Bibliothèque française de philosophie, 3<sup>e</sup> série, Paris Desclée-De Brouwer, 1933.

(2) *La Cité de Hobbes, essai sur la conception naturaliste de la civilisation.*

Les livres et la vie

## “ Mes songes que voici, ”<sup>(1)</sup>

Nous venons d'avoir, à propos de l'Académie française, un sujet de grande peine : M. André Maurois ne sera pas le premier écrivain de sa génération à y obtenir un fauteuil.

En effet, le joyeux M. Pierre Benoit, après un court passage à la présidence de la Société des Gens de Lettres, est entré sans coup férir dans la respectable maison, l'*Atlantide* sous le bras et un sourire satisfait aux lèvres. Et voici qu'on laisse prévoir que c'est M. Mauriac qui succédera à Brieux, pénétrant ainsi, second de son âge, dans le sanctuaire du quai Conti. Nul ne semble songer encore à M. Maurois... C'est à la fois une injustice et une erreur. Quelle carrière plus que la sienne s'est harmonieusement développée ?

Quelle œuvre a su plaire avec plus de discrétion, de mesure et de gentillesse ? La société qui accueillit si fièrement France, qui aujourd'hui compte parmi ses membres M. Bordeaux et M. Hermand, ne se doit-elle pas de faire une place à l'auteur du *Cercle de Famille* ? M. Maurois qui depuis dix ans a su maintenir son succès en écrivant pour une élite mondaine, brillante et raisonnable, en conversant pour l'auditoire de l'*Université des Annales*, en pensant même assez nuancé et assez clair pour être compris par les gens d'affaires qui, bien que pressés de soucis, exigent encore pour leur esprit d'autres aliments qu'une technique, M. Maurois, causeur exquis, romancier délié, penseur pénétrant et multiple, ne mérite-t-il pas un fauteuil autour de la table où siègèrent Capus, de Flers, Bazin et devant laquelle s'assied maintenant encore Maurice Donnay ? Il ne lui manque que de s'être laissé tenter par le théâtre et d'avoir vu, dès son vivant, adapter à l'écran le *Pesceur d'Ames* ou le *Cercle de famille*, comme on sut adapter naguère *la Neige sur les pas*. Mais M. Maurois a montré, que de l'histoire au roman et de la chronique à l'essai, aucun genre ne lui était étranger. On peut espérer qu'il se laissera porter à la scène. Il y obtiendrait certainement les succès de M. Pagnol ou ceux de M. Marcel Achard.

\* \* \*

Pour entrer à l'Académie, il manque si peu de choses à M. Maurois qu'il ne lui manque même pas la modestie et une exquise urbanité. La modestie... il a eu ce geste charmant de placer en tête de ses œuvres parues jusqu'au *Cercle de famille* inclusivement, ce titre aussi humble qu'habile : *Années d'apprentissage*. Ainsi, cet auteur, comblé tout ensemble par la critique et par le public, sait encore marquer la distance des livres écrits aux livres projetés et rêvés. Décidément, une aussi délicate mesure de soi-même doit révéler un être bien intelligent...

Et c'est le mot qu'on prononce toujours à bon droit à propos de M. Maurois : l'intelligence. Il est de ces hommes qui comprennent tout, peuvent toucher à tout sans péril et parler de tout sans dommage. S'agit-il de psychologie amoureuse, il écrira *Climats*, et dans un ton si calme et si fin que plus d'un lecteur dira : vérité là où il faudrait dire : justesse. La politique, mêlée à la plus haute histoire, s'offre-t-elle à ses loisirs méditatifs..., il écrira *Israëli*, et la réussite sera telle qu'on n'y distinguera que malaisément l'aisance de la profondeur.

(1) *Mes songes que voici*, par ANDRÉ MAUROIS (Bernard Grasset, Paris).

M. Maurois veut-il rêver, donner la formule de ses désirs et de ses songes... il nous livrera un *Ariel* un peu plus qu'exquis où étant en certaines pages vraiment lui-même (ce qui ne lui arrive pas souvent), il atteindra à l'intensité et à l'émotion dans le charme. Veut-il enfin se mettre à penser..., nous aurons *Du relativisme* et ces « propos » d'un Alain matiné de France ne laisseront pas d'éclairer l'esprit et de le séduire par de calmes, et subtils détours...

Voici qu'il nous offre maintenant une sorte de synthèse de son œuvre en un même volume dont la matière peut paraître, à première vue un peu dispersée (il s'agit d'un recueil d'articles), mais qui si on l'examine avec attention, nous livre peut-être le secret (disons les nuances, car peut-on vraiment parler de secret à propos de M. Maurois ?...) de cet écrivain si intelligent que l'intelligence semble être devenue son attribut.

Le public de ce livre ? Celui-là même qui s'enchantait des chroniques d'Anatole France et se délassait de leur séduction esthétique par la lecture des bavardages du bon Faguet. Et ces deux noms ne sont pas mis ici au hasard. M. Maurois a gardé de France certain goût de la clarté formelle, certain penchant à l'éviction des angoisses humaines, à la résolution de tous les problèmes par un scepticisme distingué qui ne peuvent manquer de contraindre à reconnaître l'indéniable filiation de son esprit à celui de l'auteur de *l'Orme du Mail*... Mais comme on ne saurait exiger d'un chroniqueur qu'il demeure constamment tendu et qu'il gardât un souci constant d'une forme plus rigoureuse qu'apparement claire, M. Maurois, en certains articles, glisse du ton d'Anatole France à celui d'un Faguet métaphysicien. Des chapitres comme celui qu'il intitule *l'Absolu dans le relatif* sont de cet agrément aisé. Le lecteur le plus rebelle, à la réflexion aura l'impression de s'y découvrir une philosophie...

\* \* \*

Le premier — et l'un des moins contestables avantages — de *Mes songes que voici* est de permettre de se rendre un compte plus exact, grâce au caractère de brièveté et de concision des fragments réunis, de la manière de M. Maurois, de son talent, de son milieu et de ses limites.

Si l'on veut comprendre en effet ce qu'il faut bien appeler une singulière et juste fortune intellectuelle, il est nécessaire de saisir que la réussite de M. Maurois est presque toujours due à la parfaite concordance d'une habileté technique consommée avec un talent délicat, nuancé mais sans jaillissement. M. Arland avait déjà noté avant nous cette progression constante du métier qui fait de *Israëli* une œuvre plus achevée que *Ni ange ni bête*, et de *Climats* un livre plus séduisant encore qu'*Ariel*. Certes, on trouverait des discordances dans un tout déjà abondant. (Mais quel auteur, si habile soit-il, n'a pas ses heures de détente ?...) Ainsi on en veut un peu — et à tort — à M. Maurois d'avoir écrit, malgré son penchant pour l'homme, un assez ennuyeux *Tourgueniev*... alors qu'il suffit pour se consoler de relire *Quatre études anglaises*.

Comme tout ensemble, *Mes songes que voici* n'est point exempt de ces faiblesses qui font exprimer des regrets. On a de la peine à parcourir certain *Dernier dialogue sur le commandement* où la matière est vraiment si mince, que toutes les promesses formelles ne réussissent pas à retenir l'attention. Mais, cette tâche étrange mise à part, éclate en presque chaque page une singulière maîtrise. On entend bien ici en quel sens nous employons ce mot... Les compagnons dans les anciennes corporations acquiesçaient une maîtrise semblable. Cela leur donnait le droit d'apprendre à d'autres le travail du corps de métier.

Analogiquement M. Maurois pourrait enseigner à la plupart d'entre nous comment on « fait » un livre, un article... On peut donc dire qu'il est « passé maître ».

Qu'on ne sourie pas, mais qu'on analyse plutôt dans le détail l'un quelconque de ces articles : *Univers privés*, par exemple. Il s'agit ici d'un essai qui doit entraîner à penser... et M. Maurois sait trop bien que l'abstrait rebute. Aussi commence-t-il, en un ton moyen, qui mêle avec un agrément de conversation l'idée à l'image :

*J'aime le brusque plongeon dans une vie inconnue qu'est la phrase entendue au vol. Ce matin, sur un trottoir de Neuilly, devant le lycée Pasteur (les feuilles sèches autour de moi, brunes et craquantes, glissaient sur l'asphalte comme des patineurs), j'ai dépassé un vieux couple. La femme courbée, maigre et jaunie; le mari très droit, barbe blanche. « Tu critiques tout, disait-il avec tristesse, tu critiques tout, tu n'aimes personne, et tout cela parce que tu es vieille et laide. » Quel thème de roman pour Flaubert, pensai-je, ou peut-être de digression pour Proust. Vision du monde de la femme vieillissante, vision qui se transforme, non parce que les êtres et les choses ont changé, mais parce que le visage se ride, parce que le corps se recroqueville comme ces feuilles mortes.*

...Tout y est. L'esquisse d'un thème de méditation, sérieux, humain; l'évocation d'une scène aimable et mélancolique qui donne au thème une présence presque charnelle; le rappel de noms divers et célèbres qui procurent le plaisir de toute allusion cultivée; le passage aisé d'une phrase à l'autre, du thème à l'image, de l'image à la notation, de la notation au souvenir. Et cependant le fragment lu (et je ne puis ici le citer tout entier), quelle impression autre reste-t-il que celle d'une agréable et constante conversation?

C'est que l'habileté ne suffit point. M. Maurois a beau citer Huxley, Pascal et Valéry, Leibniz et la déesse Kâli, Mendath, Amiel, Georges Sand et Marc Aurèle en cinq pages... Ces noms illustres ne remplacent point les pensées. « Que la vérité soit relative, c'est une vérité absolue », conclut-il après avoir cité à sa barre — non, dans sa ruelle — tant de témoins. Était-il besoin de cette foule d'ombres laurées pour aboutir à pareil aphorisme? Cela nous rappelle la sagesse de M. France... car nous ferions injure à l'art (et le métier est souvent un art) en disant : le bon sens de M. Vautel. Nous n'aimons point cette facilité de penseur mondain. On peut toujours, avec un peu d'intelligence — et répétons que M. Maurois en a beaucoup — dissocier avec un scepticisme aimable les plus graves notions et les plus tragiques expériences. Or, ces

dissociations ne sont profitables que si elles font un peu de lumière. Il ne suffit pas pour penser, de la grisaille d'une formule heureuse. Cette attitude, qui est à peine celle d'un homme qui sait la valeur de la vie, cette désinvolture charmante, procèdent de certaine sécheresse fondamentale des puissances du cœur. Ce serait trop dire en vérité, que de parler, à propos des *Songes que voici*, d'humanisme inhumain. Tout cela n'est point humanisme, si l'on signifie par ce beau mot autre chose que des propos de salon discret. Et cette carence de la pensée met malheureusement sur le chemin d'une réflexion plus cruelle. On se surprend à relire les romans de M. Maurois et à discerner ce qui leur manquait pour qu'on eût vraiment l'impression d'être touché par leur exposé délié : certaine passion est absente des êtres créés, comme certaine pénétration des pensées vaguement effleurées. L'auteur, peut-être, doute devant ses personnages comme il doute devant les idées. Et l'on a tôt fait de découvrir que ce doute n'est point au delà d'une expérience originale mais en deçà, et que tout cela sent bien un peu l'exercice. Cette résonance particulière qui manque aux *Songes* de M. Maurois manque également aux ombres issues de lui. Et ses jeunes filles cartésiennes à seize ans, ses amoureux qui tiennent un journal, après nous avoir paru peut-être trop intelligents comme l'auteur, laissent voir leur défaut d'épaisseur. C'est que certaine intelligence dissociative et brillante ne supplée pas à l'absence des puissances de création.

M. Arland le notait comme nous : *M. Maurois n'a pas le sens du drame*. Pas plus du drame de la pensée que de ceux de la vie... *C'est pourquoi son œuvre n'est point une œuvre de chair et de sang.*

Qu'on lise donc ces *Songes* qui ne sont plus des rêves sans réussir à être des méditations, on en tirera un agréable plaisir fugace — si fugace même qu'on en viendra peut-être à souhaiter que M. Maurois, cessant de railler l'effici de Pascal devant les espaces infinis avec une facilité toute « francienne », écoute un peu plus leurs voix de silence...

Mais l'intelligence la plus déliée reste impuissante à faire entendre certaines voix, « l'intelligence, cette petite chose à la surface de nous-mêmes », comme disait Barrès... Rien n'est plus vrai pour M. Maurois, rien ne définit mieux sans doute la place qu'il tient « à la surface de nous-mêmes ».

JEAN-PIERRE MAXENCE.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Les brochures beaurinoises

L'habile manager des Editions Rex ne manqua pas de flair, assurément, et les deux brochures qu'il a lancées, la première au cours même des événements, sont un gros succès de librairie. Les deux brochures du Dr Maistriaux font d'ailleurs justice à cette vogue. Témoin autorisé de tous les faits qui se sont déroulés là-bas depuis le 29 novembre jusqu'au 3 janvier, présent à toutes les « visions », qu'il a décrites, à tous les interrogatoires subséquents, établi au reste dans la localité depuis assez longtemps pour connaître les familles Voisin, Degeimbre, — laquelle n'est fixée à Beauraing que depuis mai 1931. — le Dr Maistriaux mérite d'être entendu. Ses récits auraient, peut-être, gagné en importance s'il s'était borné à de fidèles procès-verbaux, ou à de pures dépositions, sans commentaires explicatifs ni conclusions anticipatives.

Les esprits chagrins ou simplement difficiles estiment que l'ardent prosélyte de l'Action catholique n'aurait pas dû laisser percer le bout de l'oreille dans l'affaire où il s'est efforcé de trouver des encouragements célestes. Sa bonne foi est cependant indiscutable et je ne vois pas qu'on l'ait pris en défaut sur n'importe quel détail. Le brochurier s'est fait conférer et la loyauté de sa parole vivante, sans imposer silence à tous les scepticismes, a profondément remué des auditeurs de marque.

Le succès de ces publications était trop beau pour ne pas susciter la concurrence d'une autre firme. Mais il faut se hâter de déromper les personnes qui, sur la couverture de la brochure « C. Derselle », ont cru apercevoir le triangle maçonnique dans lequel s'inscrit cette piquante interrogation : « Et si c'était le diable?... » Qu'on se rassure ! Il n'y a dans l'affaire d'autre diabolotin que celui du lucre.

Il est tout de même fâcheux que cet intéressant libelle, au sens étymologique du mot, s'ouvre mal et se ferme plus mal encore : il débute par le « *J'accuse* » repris du blasphémateur patenté de Lourdes, Zola, et il finit par l'évocation de Madeleine de Cordoue, la plus fiefée menteuse de l'histoire mystique, liée à Satan par un pacte effroyable, — histoire sottement attribuée ici à Gerson

mort en 1428, près de soixante ans avant la naissance de Madeleine, — figure sinistre, odieuse, qui, à tout prendre, ne peut avoir qu'un rapport infiniment lointain avec les gosses de Beauraing.

Entre tête et queue, également déplorable, que renferme le corps de la brochure? Les résultats d'une enquête d'un M. Derselle, qui ne décline pas ses titres, qui n'a jamais assisté aux scènes de visions, qui est allé par le village, en plein jour, à la pêche aux potins, aux ragots et en a rapporté naturellement une copieuse provision, qui prétend ne rien affirmer et cependant affirme très haut, qui croit avoir respiré l'odeur de soufre et aperçu les pieds fourchus de messire Satanas, mais n'en est pas tout à fait sûr. Ecoutez ce bonhomme, l'intérêt du Ciel est le seul qui le touche et il mêle agréablement le ton papalard au ton doctoral : « Nous sommes de plus en plus portés à croire, nous aussi, qu'il n'y a rien de surnaturel dans les faits de Beauraing. Des affirmations tranchantes seraient uniquement preuve de présomption et de suffisance. Non, nous n'affirmons rien » (p. 7). Mais au haut de la page 30, le loup glisse de la figure : « Il n'est rien, absolument rien, à l'heure actuelle, sur quoi on puisse élever la moindre foi dans les apparitions de la Sainte Vierge à Beauraing ».

Je ne lui ai pas fait dire que trancher ainsi le nœud gordien d'une affaire aussi complexe, se prononcer avec cette décision catégorique dans ce qu'il appelle lui-même « un obscur dédale », c'est présomption et suffisance. Au demeurant, pour l'ordinaire l'auteur qui paraît versé dans les choses mystiques, au courant des habitudes de la Vierge, procède plutôt par voie d'insinuations, de sous-entendus que je n'appelle pas perfides, risque une hypothèse hardie, ergote sur les dires, grignote le récit de ses fines mandibules, le déchiquette, et, habile semeur de doutes, ne conclut pas fermement, mais projette sur l'horizon une ombre menaçante.

Mais, non, n'est-ce pas, la Vierge, l'Etoile du matin, ne va pas se montrer à l'heure de l'ange des ténèbres, cette bonne Mère ne va pas appeler à une heure tardive des enfants de neuf à quinze ans qu'il faut mettre au lit à 6 heures du soir. Elle s'est bien montrée à Pontmain, en 1871, par un froid antarctique, à 9 heures de la nuit, mais c'était une exception. Et puis, voyons, la Vierge est trop touristique pour venir se planter dans le cadre banal d'un talus de chemin de fer, quand elle avait à sa portée les sites pittoresques des rives mosanes...

Puis l'auteur a profondément pénétré les vues providentielles et les sages conduites de l'Éternel dans ses manifestations. Il ne prend pas ses messagers trop âgés ni trop intelligents, mais plutôt un tantinet simplots, à moins qu'il ne les dote d'une sainteté transcendante, afin que l'on soit obligé à tout imputer à l'action divine sans crainte d'être joué par de rusés compères. N'est-ce pas un peu osé d'enfermer Dieu dans des limites si étroites? Et, s'il lui plaît, après tout, de se choisir des instruments d'autre qualité, soit cinq enfants d'âge gradué de neuf à quinze ans, l'un malin, l'autre naïf, se contrôlant mutuellement et faisant confiance par un accent d'indiscutable loyauté à des hommes comme Maistriau et tant d'autres, voire, à ma connaissance, un pédagogue éminent, instruit à fond de l'âme enfantine?

On ne voit pas trop comment cette hypothèse crève d'in vraisemblance.

Mais, le gros argument de l'auteur, c'est la profonde indignité des prétendus voyants qui n'étaient pas de petits saints auparavant, et ne sont pas devenus, après coup, des petits saints en cire blanche. Il a beau insinuer, d'ailleurs, il n'est pas parvenu à les salir, il y a un gros mot wallon lâché par l'un d'eux, un appel impérieux à un marchand de frites par un gosse affamé — cet âge est sans pitié — la passion du cinéma (de M. le Doyen) chez Fernande — oh! pudeur! — des gestes d'impatience et une bousculade sur le terrain même des apparitions, à l'instar de Diogène : « Ote-toi de mon soleil »; et on aurait vu qu'une voyante (?), une grande (?) aurait jassé le dimanche 1<sup>er</sup> janvier pendant toute la messe (?).

Evidemment, l'âme vertueuse de l'auteur en demeure bouleversée. Mais, tout de même, Maximin de La Salette n'était guère pieusard et levait trop facilement le coude. Peut-on chicaner la Vierge si elle daigne se contenter de la pureté des mœurs? C'est l'essentiel et cela vaut mieux que les simagrées. Ce qui démonte l'auteur me remonte : ils sont des enfants tout à fait ordinaires, en tout semblables aux enfants de leur condition, appartenant à des familles de médiocre dévotion.

Donc, et ce donc n'est pas un sot, ils n'ont pas l'imagination échauffée par leur milieu, pas d'hallucination religieuse, pas de suggestion. Et l'auteur ne semble pas s'apercevoir que toute sa

pénétrante psychologie de l'âme enfantine aboutit à cette conclusion.

Alors on se retourne vers la Vierge. Est-ce qu'elle se comporte mieux? Est-ce qu'elle s'est montrée affable, gracieuse, maternelle, souriante? Il paraît que non, elle se serait même plu, dans l'apparition du 19 décembre, à disjoindre et rejoindre les mains, signes de présence et de départ alternatifs, comme pour exercer la patience des enfants. Mais comment donc sut-elle, cette Mère austère, les ravir, les fasciner, les captiver, si sa séduisante beauté ne s'illuminait pas de tendresse? Il y a les mots, mais il y a le regard, les gestes, l'attitude. Derselle reproche surtout à l'Apparition « son mutisme ». Cela me rappelle le mot délicieux d'un ancien ministre des Finances à qui l'on rapportait les brefs propos attribués à la Vierge de Beauraing : « Quoi! Elle n'a dit que cela? Il y avait cependant tant à dire ». Pas un mot de la crise. L'auteur n'entend rien à ce laconisme, il relève une incorrection dans une ellipse et ce cri du cœur grammatical lui échappe : Elle devrait cependant savoir le français! Mais si, d'aventure, elle parlait belge en Belgique? Puis, elle compte mal : elle annonce, le 28 décembre, « Ce sera bientôt la dernière apparition » et il devait encore s'en produire neuf dans la suite. Pensez donc : neuf sur trente-cinq (pas 33) entre le 28 décembre et le 3 janvier, date prochaine, alors que les apparitions n'ont commencé que le 29 novembre, date, apparemment, plus rapprochée!

La Sainte Vierge a fort scandalisé l'auteur en ne recommandant la prière que dans une de ses dernières visites : *Priez, priez, beaux coup*. Est-ce que ce rappel à l'ordre ne serait pas induit, à supposer que la Vierge réservait pour la fin ses plus importants messages?

Mais, un jour, l'Apparition s'est absolument discréditée, perdue d'honneur, fourni la preuve — si péniblement cherchée à travers un fouillis d'insinuations — l'irréfutable preuve de la présence du Malin, de celui qui fut homicide dès le commencement, par cette parole « qui n'a pu sortir que de la bouche du démon » : *Je convertirai les pécheurs*. Cette fois, la cause est jugée, Derselle dixit. Il est clair, en effet, qu'une telle parole, manifestement diabolique, satanique, est une provocation au péché, à la récidive par la promesse d'une conversion... sans repentir. Le mot : *conversion* implique essentiellement le *repentir*, le renversement de l'âme, passant de l'attache au péché à l'amour du bien et voilà pourquoi, selon la parole du Christ, la conversion d'un pécheur qui se repent met plus de joie au ciel qu'à un sujet de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas à se repentir.

Interpréter autrement la parole attribuée à la Vierge, lui supposer l'idée infâme de sauver les pécheurs impénitents demeurant les ennemis de Dieu, proclamer ensuite que le propos ainsi entendu jure avec l'Évangile de la miséricorde, c'est l'exégèse abominable d'un argumentateur aux abois qui se voue à tous les diables, en désespoir de cause.

L'autre argument à l'appui de la thèse démocratique porte bien le cachet de la même inspiration maligne à laquelle semble inconsciemment et par ignorance obéir notre auteur. C'est le galop haletant des *Ave* courant l'un après l'autre, en supprimant la doxologie. L'auteur accuse formellement les voyants de « bredouiller » la Salutation angélique, de mettre dans leur prière une rapidité vertigineuse qui ne peut, encore une fois, s'expliquer que par le démon de la vitesse, celui, j'imagine, qui déchaîne la course fuibonde des autos homicides.

L'auteur, qui n'est pas un pharisien, mais mérite de l'être, a le scandale facile. Il se trouve, en effet, que cette même récitation précipitée, mais détachant chaque mot, martelant chaque syllabe, s'élevant à un ton suraigu en déchirante imploration à ces paroles : *Priez pour nous pauvres pécheurs*, est précisément ce qui empoigne la foule, fait passer le frisson dans tous les témoins, arrache des larmes, donne l'irrésistible impression de la présence de l'Être mystérieux que la voix extatique des enfants décèle. Je n'apporte ici que le grave témoignage de mon ami Michelin de la Croix, de Paris : « Puis, la récitation des *Ave* reprend sur le même ton élevé, en un rythme précipité, avec une nuance de supplication dans la voix. On a l'impression que les enfants voudraient, de cette voix anxieuse, retenir l'image visible pour tout autre que leur eux, à laquelle ils s'adressent ». J'ai recueilli plusieurs témoignages d'intellectuels voire de savants médecins, tressaillant d'émotion, au souvenir de ces voix de l'estase. Détail typique : si quelque voyant, telle Fernande, le 3 janvier, est privée de la vision accordée à ses compagnons, elle joint sa prière à la leur, mais le rythme a changé

pour elle, elle retombe à son intonation et à son timbre ordinaires.

Il y a, en outre, une très grosse lacune dans cette brochure dont l'auteur semble vouloir dominer l'affaire et la régler : comment explique-t-il les trente-cinq extases, le fait que, trente-cinq fois, dans l'espace de trente-cinq jours, les quatre ou cinq enfants ont été foudroyés à genoux, transfigurés, subjugués par la vision. Il ne suffit pas de petites arguties pour biffer ce fait tant de fois réitéré, il ne suffit pas de faire grief à des voyants de l'imperfection de leur vision qui ne leur a pas permis d'embrasser du premier coup tous les détails de l'apparition, car il y a deux certitudes opposées : le voyant dominé, ébloui, ravi, hors de lui-même peut très bien hésiter sur telle ou telle particularité; secondement, tous les auteurs enseignent que les extatiques sont incapables de traduire exactement, littéralement l'objet de leur ravissement. Et même un saint Paul bégaye et même Thérèse d'Avila avoue son impuissance. Il n'est du reste nulle part écrit que l'Apparition soit absolument fixée dès la première fois et qu'elle ne puisse se compléter successivement.

L'auteur semble, à un certain endroit, envisager l'hypothèse d'une « machination », mais on a beau presser son texte, il n'en sort pas une seule indication précise, il est question d'un spirite revenu à Beauraing, il y a quelque temps, c'est bien vague et bien insignifiant. Pas de supercherie, pas de préternaturel divin, pas l'ombre d'un commencement de preuve du préternaturel diabolique. Alors, il reste à l'investigation scientifique, à elle seule, de s'emparer de la question et de nous en apporter la solution naturelle. Cette démonstration-là, l'auteur ne l'a pas même esquissée. Il est parti sans armes, avec des on, des peut-être, pour un combat qui dépasse visiblement son talent et ses forces.

Ma conclusion? Je la suspends, comme tous ceux qui inclinent, sans parti pris, vers une intervention surnaturelle, mais non sans reconnaître toutefois qu'il reste des points à éclaircir, des doutes à lever, et qui attendent avec confiance l'issue espérée.

J. SCHYRGENS.

Viennent de paraître :

### Chez Grasset.

Henry DE MONTHERLANT, *Mors et Vita* (15 francs).

*Mors et Vita* est composé de plusieurs textes : notamment une nouvelle, « Un petit Juif à la guerre », où l'auteur raconte les incertitudes de son amitié pour un camarade de guerre israélite; une suite de pensées sur la mort, *Explicit, Mysterium*, des notes sur le courage et la peur; une « Allocution à des étudiants allemands », où Henry de Montherlant précise son attitude devant le problème des relations franco-allemandes. On y trouvera aussi une réimpression de ce *Chant funèbre pour les Morts de Verdun*, dont Raymond Poincaré a écrit qu'il « méritait de devenir classique ».

### Chez Flammarion.

Victor POUCEL, *Vie de Jésus pour l'Enfant*, couverture illustrée en couleurs par Dellepiane; texte orné de nombreuses illustrations en noir d'Henry VARADE (prix : 15 fr.).

Le P. Poncelet suit évidemment l'Evangile, mais il le transpose grâce à ce style direct et simple, imagé et concret, qu'il a trouvé dans sa grande expérience des enfants.

### Chez Rieder.

René DE SAINT-PÉRIER, *L'Art préhistorique* (76 pages de texte et 60 planches), de la collection « Maîtres de l'Art ancien ». Broché : 20 francs; relié : 25 francs.

Le nouveau volume de la série des Maîtres de l'Art ancien que publie la librairie Rieder est consacré aux plus anciens de tous les artistes, ceux de l'âge des cavernes.

Ce n'est pas un exposé complet de cet art que l'auteur, M. DE SAINT-PÉRIER, s'est proposé de donner au public. Il a voulu seulement, dans les soixante planches de l'ouvrage, grouper les plus significatives des œuvres d'art des hommes de la pierre et en faire ressortir dans le texte les caractères essentiels.

# COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE  
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE  
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

**Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11**

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -  
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres  
(taux variable) Coffres-Forts

## Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvla St-Gilles, St-Gilles;  
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue du Bally, 79, Ixelles.

CHARBONS - COKES - BOIS

Anthracites 1<sup>re</sup> qualité

**H. WENMAKERS**

257, AVENUE DE LA COURONNE, 257

Téléphone 48.24.82

BRUXELLES

*Fournitures en sacs plombés sur demande*

## Concerts spirituels à Bruxelles

2<sup>e</sup> CONCERT D'ABONNEMENT

(SALLE DU PALAIS DES BEAUX-ARTS)

4 et 5 février 1933, à 14 h. 1/2 :

LA PASSION SELON SAINT MATTHIEU  
de J. S. BACH.

Direction de M. Louis De Vocht, chef d'orchestre des Nouveaux Concerts,  
directeur de la chorale « Cœcilia » d'Anvers.

Solistes : M<sup>me</sup> Claudine-Marie Boons, des Concerts Colonne et Lamoureux;  
M<sup>me</sup> Théodora Versteegh, du Concertgebouw d'Amsterdam; M. Maurice  
Weynandt, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; M. Willem  
Ravelli, du Concertgebouw d'Amsterdam; M. Maurice De Grootte, des  
Concerts Colonne.

Chœur des CONCERTS SPIRITUELS et chœur d'enfants de l'INSTITUT  
NOTRE-DAME de Cureghem.

Location au Palais des Beaux-Arts, de 11 à 17 heures (tél. 11.13.74).

FABRIQUE DE CHAPEAUX POUR DAMES

**Conrard LIBIN**

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR

**MODES**

GROS

DEMI-GROS

*Magasin de vente :*

4, place de la République Française (1<sup>er</sup> ét.)

Usines et Bureaux : 67, quai de l'Abattoir, LIÈGE. — Tél. 167.54

**Galeries BOUCKOMS S.A.**

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

**TOUS LES TAPIS**

*vendus les moins chers de toute la Belgique*

**Importateur direct de tapis d'ORIENT**

**Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège**